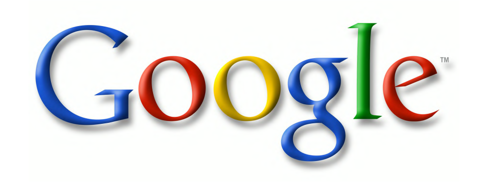
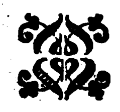

Google




FABLES
DE
PHEDRE

LES
FABLES
DE
PHEDRE
AFFRANCHY
D'AVGVSTE.

Enrichies de Figures en Taille douce.



A PARIS,

Chez OLIVIER DE VARENNES,
au Palais, en la Gallerie des Prisonniers,
prés la Chancellerie, au Vaze d'or.

M. DC. LXIX.

Avec Privilege du Roy.

Extrait du Privilege du Roy.

PAr Lettres en forme de Privilege du Roy données à Paris le 13. Decembre 1668. Il est permis à Olivier de Varennes, de faire imprimer *Les Fables de Phedre enrichies de Figures*, selon qu'il est plus au long porté par le Privilege.

Et ledit de Varennes a associé avec luy Iean Cochart pour joüir dudit Privilege.





AV LECTEVR.

ENcore que je sçache que la lecture de ce petit Livre soit la recommandation la plus avantageuse qu'on luy puisse donner, & qu'il ne trouvera point de juges qui ne luy soient favorables, que parmy ceux qui en jugeront sans le connoistre : neantmoins je me croy obligé d'en dire d'abord quelque chose, pour empêcher que quelques esprits preoccupez d'vne fausse persuasion ne le

condamnent ſans l'avoir ouy, & ne le croyent pas meſme digne d'eſtre leu.

Car il y a des perſonnes, que lors qu'ils entendent ſeulement le nom des Fables, en ſont frappez auſſi-toſt & en conçoivent de l'averſion. Ils s'imaginent qu'on leur veüille faire les meſmes contes, qui ſont ordinairement dans la bouche des femmes & des nourrices, & qu'on les rabaiſſe dans vn entretien tout à fait indigne de l'âge avancé, qui nous rend capables des grandes choſes.

Mais certes nous pouvons dire avec raiſon, qu'ils tombent ſans qu'ils y penſent dans l'incon-

venient qu'ils avoient voulu éviter; & que faisant trop les hommes & ayant trop peur de paroistre enfans, ils jugent en effet de ces Fables, non en hommes mais en enfans. Car ils témoignent assez par le mépris mesme qu'ils en font, qu'ils ne les considerent que par l'écorce & l'exterieur, comme les enfans ont accoûtumé de faire: & qu'entendant parler du Loup & de l'Agneau, ils ne s'arrestent qu'à la rencontre de ces deux bestes, sans porter leur esprit sur la violence des injustes envers les innocens, dont elles sont vne parfaite figure.

Les hómes sages au contraire

penetrant jusques dans le fonds de ces Fables, y découvrent de tous côtez des instructions tres-hautes, & d'autant plus vtiles qu'elles sont meslées avec ces fictions ingenieuses & divertissantes. Ils contemplent avec plaisir & avec estime ces tableaux excellens de tout ce qui se passe dans le monde, dont les traits ne sont pas formés avec des couleurs mortes, mais avec des creatures vivantes & animées, & qui ne representent pas seulement le visage ou la posture d'vn hôme, mais les actions de l'esprit, & toute la conduite de la vie.

Ie ne m'arresteray point icy à ce qu'on pourroit dire encore de

plus considerable à l'avantage de ce Livre: Que ces sortes de Fables doivent si peu passer pour vne chose basse & puerile, qu'on a creu autrefois qu'Esope avoit esté inspiré par vn Dieu pour composer les siennes, & mesme que Socrate le plus sage de tous les hommes au jugement des Payens, & le pere de tous les Philosophes, estoit l'Autheur de celles qu'on luy attribuë: Que ce genre d'écrire est presque le mesme que ces hieroglyphiques si pleins de mysteres, qui ont esté autrefois en vsage parmy les Sages d'Egypte. Et que l'Ecriture sainte mesme n'a pas craint de se servir de quelques Fables, dans lesquelles

elle fait parler non ſeulement les beſtes, mais les arbres : ce que Phedre trouvant vn peu hardy, a prié d'abord qu'on ne trouvaſt pas mauvais s'il le faiſoit, quoy qu'il ne le faſſe en aucun lieu des Livres que nous avons.

Feu Monſieur Rigault, dont la ſuffiſance & la ſageſſe ſont connuës de tout le monde, n'a pas creu ſe rabaiſſer en travaillant à donner vn nouveau luſtre à ces Fables tant par ſes nottes que par vne reveuë plus exacte ſur d'anciens manuſcrits; ny faire à Monſieur le Preſident de Thou vn preſent peu digne de ſon nom illuſtre, en luy dédiant les Ouvrages de ce celebre Affranchy.

Mais parce que les Livres de Phedre ſont d'autant plus excellens, que par vn avantage qui leur eſt propre, ils ſont proportionnez tout enſemble aux perſonnes les plus ſages & aux enfans ; les ſages admirant les inſtructions importantes qui ſont cachées avec tant de grace & tant d'adreſſe dans les replis de ces Fables, & les enfans s'arreſtant à l'écorce de ſes fictiōs ingenieuſes, qui les charment par vn agreable divertiſſement : il eſt aiſé de voir l'vtilité que chacun peut tirer de la lecture de ce livre.

Au reſte, comme j'ay taſché de rendre cette Edition de Phedre la plus vtile qu'il m'a eſté poſſible ; j'ay creu devoir ajoûter au

titre de chaque Fable qui en marque ſeulement les perſonnages, vn autre qui en repreſentaſt d'abord l'ame & l'eſprit: dans lequel n'ayant pour but que de renfermer le ſens en vne petite ſentence, j'ay quelquefois touché vne autre moralité que celle de Phedre y avoit donnée. Et celuy qui voudra ſeulement parcourir ces titres, jugera aiſément combien ces Fables ſont pleines d'inſtructions, n'y en ayant preſque aucune qui ne contienne quelque avis excellent de la Morale, pour nous rendre tout enſemble juſtes & prudens dans la conduite de noſtre vie.

Du Loup

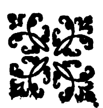
LES FABLES DE PHEDRE AFFRANCHY D'AVGVSTE.

LIVRE PREMIER.



PROLOGVE.

J'AY poly la matiere qu'Esope a trouvée le premier. Ce petit Livre a deux avantages ; l'vn, qu'il est agreable & divertissant, & l'autre, qu'il donne aux hommes de sages conseils pour le reglement de leur vie. Que si quelqu'vn s'avisoit de nous vouloir faire vn crime, de ce que nous faisons parler non seulement les bestes, mais les arbres mesmes : qu'il se souvienne que ce n'est icy qu'vn jeu de fictions & de Fables.



Du Loup & de l'Agneau.



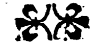
FABLE I.

Il est facile d'opprimer les Innocens.

VN Loup & vn Agneau, pressez par la soif, estoient venus boire à vn mesme ruisseau. Le Loup estoit au dessus, & l'Agneau beaucoup plus bas, Alors ce voleur, poussé par son

avidité & par sa rage, cherchant querelle dit à l'Agneau: Pourquoy viens-tu icy troubler l'eau que je boy? l'Agneau luy répondit en tremblant; O Loup, cõment (je vous prie) puis-je faire ce dont vous vous plaignez, puisque l'eau coule de vous à moy, avant que je la boive? Le Loup repoussé par la force de la verité, luy dit; Mais il y a plus de six mois que tu as médit de moy. Certes, luy répondit l'Agneau, je n'estois pas lors encore né. Si ce n'est toy (repliqua le Loup) c'est donc ton pere qui a médit de moy. Et ainsi il se jette sur luy, le déchire, & le tuë injustement.

Cette Fable est faite pour ceux, qui sous de faux pretextes oppriment les innocens.



Les Grenoüilles qui demanderent vn Roy.

FABLE II.

Souffrir le mal present de peur de pis.

ATHENES estant fleurissante par l'equité de ses loix, l'insolence née de la liberté, broüilla toute la Ville; & vne licence nouvelle rompit le frein de l'ancienne discipline. En suite plusieurs partis & plusieurs factions s'estant formées, le Tyran Pisistrate se saisit de la Citadelle. Les Atheniens donc deplorant leur triste seruitude, non que Pisistrate fût cruel, mais parce qu'ils trouuoient extrémement pesant vn joug qu'ils n'auoient point accoûtumé de porter, comme ils commençoient

à se plaindre, Esope leur fit le recit de cette Fable.

Les Grenoüilles estant en liberté dans les marets, demanderent avec grands cris vn Roy à Iupiter, afin qu'il arrestât par sa puissance le déreglement de leurs mœurs. Le Pere des Dieux les ayant entenduës se mit à rire, & leur donna pour Roy vn petit soliveau, qui tombant tout d'vn coup dans leur estang, épouvanta ce petit peuple timide par l'agitation & par le grand bruit qu'il fit dans les eaux. Mais comme il demeuroit long-temps enfoncé dans la bouë, il y en eut vne qui se hazarda de lever la teste tout doucement au dessus de l'eau; & ayant reconnu l'estat du Roy, appella toutes ses compagnes. Alors leur crainte estant dissipée, elles passent à nage à l'envy l'vne de l'autre, & toute cette troupe insolente saute hardiment sur ce Roy de bois. Et

apres luy avoir fait mille indignitez, elles envoyerent à Iupiter, pour le prier de leur donner vn autre Roy, puisque celuy qu'il leur avoit donné, n'estoit bon à rien. Iupiter donc leur envoya vn Hydre, qui commença à les déchirer l'vne apres l'autre, avec vne dent cruelle. En vain elles fuyent la mort, estant foibles comme elles sont. La crainte leur étouffe la voix. Elles s'addressent donc secretement à Mercure, afin qu'il prie Iupiter de leur part, qu'il leur donne quelque secours dans leur affliction. Mais ce Dieu leur fit cette réponse: Puisque vous n'avez pas voulu souffrir vostre bon Roy, souffrez-en vn méchant. Ainsi Messieurs les Atheniens, souffrez le mal où vous estes, de peur qu'il ne vous en arrive vn plus grand.



Le Geay superbe.



Fable III.

Ne t'éleve point au dessus de ta condition.

VN Geay enflé d'vn vain orgueil, ramassa des plumes qui estoient tombées à vn Paon. Et apres s'en estre bien paré, méprisant

les siens, vint se mesler parmy la belle troupe des Paons. Eux voyant l'impudence de cet Oiseau, luy arrachent ses plumes, & le mettent en fuitte à coup de bec. Le Geay donc ayant esté ainsi mal traitté, commença à retourner tout triste vers les siens. Mais il en fut encore repoussé avec honte. Alors vn de ces Geais qu'il avoit méprisé auparavant, luy dit ces paroles : Si vous vous fussiez contenté de demeurer avec nous, & si vous eussiez voulu vivre dans la condition que la nature vous avoit donnée, vous n'auriez pas receu l'affront que vous avez receu des Paons, & vous ne seriez pas dans la misere où vous estes maintenant, estant rejetté même de vos proches.

Esope nous enseigne par cet Exemple à ne nous pas glorifier des biens qui ne nous appartiennent pas, & à passer plûtost nostre vie dans l'estat qui nous est propre.

Le Chien nageant.

FABLE IV.

Qui veut tout avoir, perd tout.

VN Chien nageant dans vne riviere, & portant de la chair dans sa gueule, vid son image dans le miroir des eaux; & s'imaginant qu'vn autre chien portoit vne autre proye, la luy voulut arracher. Mais il fut trompé malheureusement par son avidité demesurée : parce que ayant lâché la proye qu'il tenoit dans sa gueule, il ne pût attraper celle qu'il avoit desirée avec tant d'ardeur.

Celuy qui desire le bien d'autruy, perd justement le sien propre.

La Vache, la Chevre, la Brebis, & le Lion.

FABLE V.

Fuy l'alliance d'vn plus puißant que toy.

LA Vache, la Chevre, & la Brebis qui souffre si patiemment les injures, firent societé dans le bois avec le Lion. Ayant donc pris ensemble vn fort grand Cerf, les parts estant faites, le Lion leur parla de la sorte: Ie prens la premiere part, à cause que je m'appelle Lion: Vous m'accorderez aussi la seconde, à cause de mon courage: La troisiéme m'est acquise, parce que je suis le plus fort: Et si quelqu'vn touche à la quatriéme, il s'en repentira. Ainsi

la violence emporta seule toute la proye, qui devoit estre commune.

L'alliance avec vn plus puissant n'est jamais ferme ny asseurée. Cette Fable prouve cette maxime.

Les Grenoüilles se plaignant du Soleil.

FABLE VI.

Mauvais Peres, mauvais Enfans.

ESOPE voyant vne nopce celebre d'vn de ses voisins, qui estoit vn insigne voleur, se mit à faire ce conte.

Le Soleil voulant vn jour se marier, les Grenoüilles firent vn grand cry, qui monta jusqu'au Ciel. Iupiter émeu de ces crieries importunes,

leur ayant demandé quel estoit le sujet de leur plainte, l'vne de ces citoyennes des estangs luy dit : **Le Soleil est seul maintenant, & neanmoins il brûle tous nos marests, & nous fait mourir miserablement, apres avoir seché nostre demeure : Que sera-ce donc s'il vient vne fois à avoir des enfans ?**



Le Renard qui trouve vn masque.



FABLE VII.

Les grands honneurs deshonorent ceux qui en sont indignes.

VN Renard voyant vn jour vn masque de Theâtre : Voila vn beau visage, dit-il, c'est dommage qu'il n'a point de cervelle.

Ce mot s'adresse à ceux, à qui la Fortune a donné de l'honneur & de la gloire, & leur a osté le sens commun.

Le Loup & la Gruë.

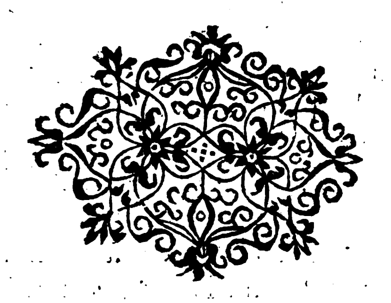
FABLE VIII.

Il est dangereux d'assister les méchans.

LE Loup ayant avallé vn os qui luy estoit demeuré dans la gorge, pressé de l'extrême douleur qu'il ressentoit, commença à attirer les autres bestes par ses belles promesses, afin qu'elles luy ôtassent la cause de son mal. Enfin la Gruë se laissa persuader au serment qu'il luy fit, & mettant son long col à la mercy de la gueulle du Loup, s'exposa à vn peril eminent pour le guerir. Et comme elle le prioit de la recompenser pour ce bon office : Tu es ingrate, luy dit-il : Tu viens de retirer ton col sain & sauf d'entre mes

dents, & apres cela, tu me viens encore demander recompenſe.

Celuy qui oblige les méchans s'attendant d'en eſtre recompenſé, peche doublement. Premierement en ce qu'il aſſiſte ceux qui en ſont indignes; & de plus, parce qu'il ne peut luy-même s'en tirer ſans peril.



Le Moineau & le Liévre.

Fable IX.

N'insulte point aux miserables.

VN Moineau voyant vn Liévre sous les grifes d'vn Aigle qui faisoit de grandes lamentations, le railloit en luy disant ; Où est maintenant cette vitesse si connuë ? D'où vient que tes pieds sont devenus si pesans ? Comme il parloit encore, vn Espervier l'emporte tout d'vn coup lors qu'il ne pensoit à rien, & le tuë parmy ses cris & ses vaines plaintes. Ce que voyant le Liévre à demy mort, mais consolé neanmoins dans sa mort mesme, luy dit : Toy qui te mocquois il n'y a qu'vn moment de mon affliction, te

croyant dans vne ſeureté toute entiere, tu déplores maintenant par vne plainte ſemblable ton propre malheur.

Il eſt ridicule de donner des avis aux autres, lors qu'on ne prend pas garde à ſoy-meſme.



Le Loup & le Renard plaidans deVant le Singe.

FABLE X.

On ne croit point le menteur, lors mesme qu'il dit vray.

LE Loup accusoit le Renard de luy avoir dérobé quelque chose ; le Renard soûtenoit qu'il n'estoit point coupable. Surquoy le Singe ayant esté choisi pour estre juge de ce differend, & l'vn & l'autre ayant plaidé sa cause, on dit qu'il prononça cette sentence : Pour vous, ô Loup, il me semble que vous n'avez point perdu ce que vous redemandez : Et pour vous, ô Renard, je croy que vous avez

pris ce que vous soûtenez si hardiment n'avoir pas pris.

Quiconque s'est une fois signalé par ses tromperies, perd toute creance, lors mesme qu'il dit vray. C'est ce que témoigne cette petite Fable d'Esope.



L'Asne & le Lion chaßans.



FABLE XI.

La vanité est ridicule à un homme sans cœur.

LE Lion voulant chasser avec l'Asne, le cacha dans des brossailles, & luy donna charge en mesme temps d'épouvanter les bestes par son étrange voix, & que luy

cependant se jetteroit sur elles lors qu'elles s'enfuïroient. Ainsi l'Asne dressant ses deux oreilles, & commençant à braire de toutes ses forces, troubla toutes les bestes par ce nouveau prodige : & comme dans leur frayeur elles se jettoient dans les issuës des bois qu'elles connoissoient, elles furent surprises & déchirées par le Lion, lequel enfin lassé du carnage, appelle l'Asne, & luy commande de se taire. Mais luy devenu insolent : Què vous semble, luy dit-il, du service que ma voix vous a rendu aujourd'huy ? Elle a fait merveille, dit le Lion, & j'eusse eu moy-mesme aussi peur que les autres, si je n'eusse connu ton courage, & si je n'eusse sceu que tu n'es qu'vn Asne.

Celuy qui n'ayant point de cœur vante ses beaux faits, trompe ceux qui ne le connoissent pas, & se rend ridicule à ceux qui le connoissent.

Le Cerf pris par son bois.

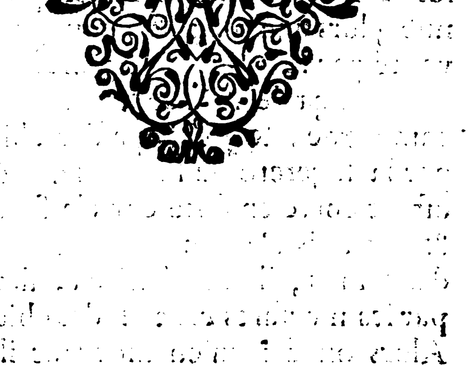
FABLE XII.

Souvent ce qui sert le plus, est méprisé.

LE Cerf ayant beu à vne fontaine, s'arresta, & voyant son image dans l'eau, loüoit avec admiration son grand bois, & blâmoit ses jambes comme estant trop menuës; lors que tout d'vn coup épouvanté par le bruit des Chasseurs, il commença de fuïr au travers de la campagne, & s'échapa des chiens par la legereté de sa course. Mais estant entré en suite dans la forest, & son bois s'estant embarassé dans des arbres, il fut déchiré aussi-tost par les morsures cruelles des chiens. Alors on dit qu'en mourant il fit

cette plainte : Ie suis bien malheureux de n'avoir reconnu qu'à cette heure, combien ce que j'avois méprisé m'a servy, & combien ce que je loüois tant m'a esté funeste.

Cette Fable fait voir, que ce qu'on méprise est plus utile que ce qu'on loüe.



Le Corbeau & le Renard.

FABLE XIII.

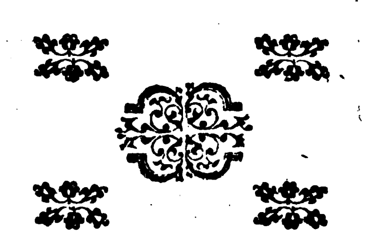
Les loüanges sont des pieges.

VN Corbeau estoit monté sur vn grand arbre, pour manger vn fromage qu'il avoit pris sur vne fenestre. Et le Renard l'ayant veu commença à luy parler de la sorte: O Corbeau, que tes plumes sont éclatantes, que ton corps, & que ta teste sont belles; si tu avois aussi bien de la voix tu serois le premier des Oiseaux. Mais le Corbeau, sot qu'il estoit, voulant montrer qu'il sçavoit chanter, laissa tomber le fromage de son bec, qui fut pris aussitost & devoré avec avidité par le fin Renard. Et alors le Corbeau trom-

pé, déplora enfin ſa ſtupidité & ſa ſottiſe.

Cette Fable fait voir ce que peut l'eſprit, & que la ſageſſe eſt toûjours la plus forte.

Celuy qui eſt bien-aiſe d'eſtre loüé par des paroles trompeuſes, en eſt ſouvent puny par vn repentir honteux.



Le Cordonnier Medecin.



FABLE XIV.

Le Peuple est vn mauvais Iuge.

VN mauvais Cordonnier se voyant reduit à vne extrême pauvreté, commença à exercer la Medecine en vn lieu inconnu. Et

vendant de faux Antidote, s'acquit reputation par ses contes & ses charlataneries. Estant donc vn jour extrêmement malade, le Roy de la ville où il estoit, voulant éprouver sa science, demanda vn verre, où versant de l'eau, en faisant semblant qu'il mesloit du poison avec son Antidote, il luy commanda de boire ce verre en luy promettant recompense. Alors saisi de la crainte de la mort, il avoüa qu'il n'estoit point devenu Medecin par aucune connoissance qu'il eust de cet art, mais que la sottise du peuple l'avoit rendu celebre. Ce Roy donc faisant assembler tout le monde, leur dit ces paroles: N'estes-vous pas bien sots, de ne craindre pas de fier vos testes & vos vies à celuy, à qui personne n'a voulu fier ses pieds pour les chausser?

Cette Fable regarde ceux qui estant assez sots pour se laisser prendre pour duppes, enrichissent les Charlatans.

L'Asne bien sensé.

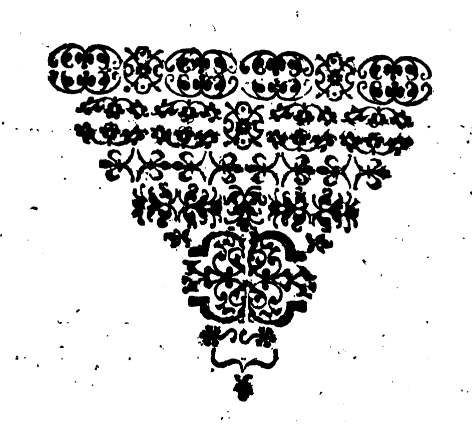
FABLE XV.

Le pauvre change de Maistre, sans changer de fortune.

VN Vieillard timide faisant paître vn Asne dans vn pré, fut épouvanté soudain par le cry des ennemis, & exhortoit l'Asne à s'enfuïr, afin qu'ils ne fussent point pris. Mais l'Asne allant son pas tout doucement luy répondit : Dites moy, je vous prie, croyez-vous que l'ennemy estant vainqueur me fasse porter quatre panniers ? Le Vieillard luy dit que non. Que m'importe-t'il donc, (ajoûta l'Asne) à qui je serve, puis

que je dois toûjours porter mes panniers à l'ordinaire?

Dans les changemens d'Estat, les pauvres pour l'ordinaire ne font que changer le nom de leur maistre. Cette Fable nous fait voir cette verité.



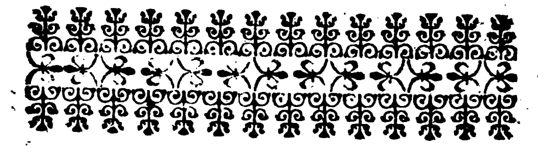
Le Cerf & la Breby.

FABLE XVI.

Garde-toy d'vn mauvais rèpondant.

LE Cerf demandoit à la Breby vn boisseau de bled & donnoit le Loup pour répondant. Mais elle prevoyant sa tromperie, luy dit: Pour le Loup, son ordinaire c'est de prendre tout par force & de s'en aller: & pour vous, vous vous enfuyez comme vn éclair, & on vous perd aussi-tost de veuë. Où vous iray-je donc chercher, quand le temps de me payer sera venu?

Lors qu'vn fourbe s'oblige sous mauvaise caution, il ne veut pas agir sincerement, mais faire quelque mèchãceté.



Le Chien, la Breby & le Loup.

FABLE XVII.

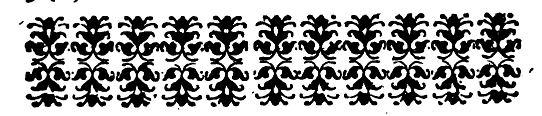
Vne juste peine est reservée aux calomniateurs.

LE Chien demandant à la Breby vn pain qu'il soûtenoit faussement luy avoir donné en garde, le Loup fut appellé pour témoin, qui asseura que non seulement elle en devoit vn, mais dix. La Breby étant ainsi condamnée par vn faux témoignage, paya ce qu'elle ne devoit pas. Mais peu de jours apres, ayant veu le Loup étendu mort dans vn fossé:

Voila la recompenſe, dit-elle, que ſes Dieux donnent à la fauſſeté & à la calomnie.

Les faux témoins n'évitent gueres la punition de leurs menſonges.





La Chienne avec ses petits.

FABLE XVIII.

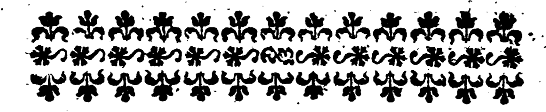
Ne donne aucune entrée aux méchans.

VNE Chienne estant preste de faire ses petits, en supplia vne autre qu'elle luy permist de les mettre dans sa petite maison ; ce qu'elle obtint facilement. Et comme cette seconde luy vint redemander sa place, elle la pria de la luy accorder encore vn peu de temps, en attendant que ses petits devinssent plus forts pour les pouvoir emmener. Ce temps estant encore passé, celle à qui estoit la place commença à presser l'autre plus fortement de la luy rendre. Mais celle-

cy luy répondit : Si vous estes assez forte pour me combattre moy & toute ma troupe, je vous la quitteray.

Les caresses d'vn méchant homme dressent des pieges & des embusches.





Les Chiens affamez.

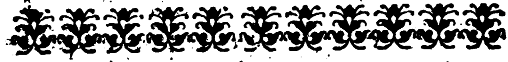
FABLE XIX.

L'imprudence est souvent mortelle.

DES Chiens ayant veu vn cuir enfoncé dans vne riviere, commencerent à boire l'eau pour le pouvoir apres tirer plus aiſément & le manger : Mais avant qu'ils puſſent avoir ce qu'ils deſiroient, ils creverent & moururent.

Vne entrepriſe indiſcrette est ſouvent non ſeulement inutile: mais pernicieuſe.





Le Lion languiſſant de vieilleſſe.



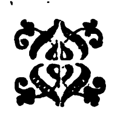
FABLE XX.

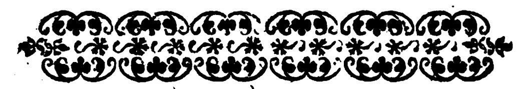
Les malheureux ſont mépriſez des plus laſches.

VN Lion accablé de vieilleſſe ayant perdu toutes ſes forces eſtoit languiſſant par terre, prés de rendre le dernier ſoûpir. Le Sanglier

tout furieux le meurtrissant avec ses deffenses vengea par les playes qu'il luy fit les vieilles injures qu'il avoit receuës de luy. Le Taureau baissant ses cornes vint en mesme temps percer le corps de son ennemy. L'Asne voyant qu'on blessoit le Lion impunément, commença à luy donner des coups de pieds dans la teste: Et alors le Lion expirant, dit ces paroles: I'ay eu de la peine à souffrir que les bestes les plus fortes m'insultassent dans ma misere; mais voyant que je suis contraint de souffrir encore de toy qui es la honte de la Nature, il me semble que j'endure vne double mort.

Celuy qui a perdu sa premiere dignité est méprisé dans son malheur, mesme des plus lasches.





L'Homme & la Belette.

Fable XXI.

Ceux qui n'obligent que pour leur intereſt, ont tort de pretendre qu'on leur en doive ſçavoir gré.

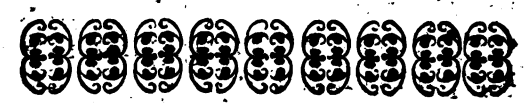
VNe Belette ſe voyant priſe par vn homme, & voulant eviter la mort preſente, luy dit: Ie vous prie de ne me point faire de mal; puis que c'eſt moy qui délivre voſtre maiſon des Rats & des Souris qui vous incommodent tant. Mais l'Homme luy répondit: Si tu le faiſois pour l'amour de moy, je t'en ſçaurois bon gré, & je t'accorderois la grace que tu me demandes. Mais puis que tu ne pourſuis les Souris avec tant d'ardeur, que pour avoir

les reſtes qu'elles doivent ronger, & pour les manger elles-meſmes ; ne me fait point valoir icy vn bien-fait imaginaire. Et ayant dit ces paroles, il tua cette mauuaiſe beſte.

Cette Fable s'adreſſe à ceux qui n'agiſſent que pour leur intereſt particulier ; & neanmoins veulent faire croire aux ſimples qu'ils leur ont grande obligation.



Le Chien



Le Chien fidelle.

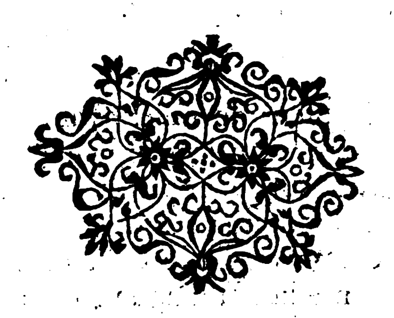
Fable XXII.

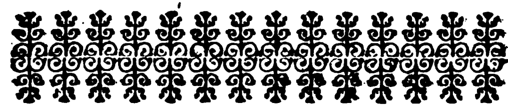
Dans vn méchant le bien mesme doit estre suspect.

VN voleur de nuict ayant jetté vn morceau de pain à vn Chien, pour voir s'il le pourroit surprendre en luy donnant à manger : Ie vous connois, dit le Chien, vous voulez me lier la langue, de peur que je n'aboye pour le bien de mon Maistre : Mais vous vous trompez fort. Car cette liberalité si soudaine & si extraordinaire,

m'avertit de me tenir sur mes gardes, afin que vous ne gagniez rien içy par ma faute.

Celuy qui devient tout d'un coup liberal, est aymé des personnes imprudentes ; mais c'est en vain qu'il tend ses pieges aux hommes sages.





La Grenoüille qui creve d'orgueil.

FABLE XXIII.

Il est dangereux d'imiter les grands.

VNE Grenoüille ayant veu vn Bœuf dans vn pré, devint jalouse de cette grandeur demesurée, & enflant sa peau pleine de rides, demandoit à ses petits si elle estoit plus grande que le Bœuf. Ils luy répondirent que non. Alors étendant sa peau avec plus d'effort, elle leur demanda encore de mesme, lequel estoit le plus grand d'elle ou du Bœuf: Ils luy dirent que c'estoit

le Bœuf. Enfin se mettant en colére, & s'enflant encore davantage, elle creva & mourut sur le champ.

Les petits se perdent, lors qu'ils veulent imiter les Grands.



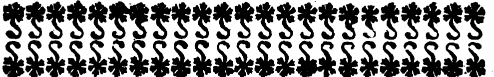
Le Chien & le Crocodile.

FABLE XXIV.

Fin contre fin.

ON dit que les Chiens boivent en courant le long du Nil, de peur que les Crocodiles ne les prennent. Vn Chien donc ayant commencé à boire de la sorte, vn Crocodile luy dit : Beuvez si doucement que vous voudrez, ne craignez point. Certes je le ferois, répondit le Chien, si je ne sçavois que tu es friand de ma peau.

Ceux qui donnent aux sages de mauvais conseils, perdent leur peine, & se rendent ridicules.



Le Renard & la Cicogne.



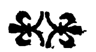
FABLE XXV.

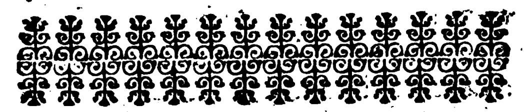
Les trompeurs sont trompez.

ON dit que le Renard invita le premier la Cicogne à ſouper, & ne mit devant elle qu'vn plat, où il y avoit quelque choſe de liquide,

dont la Cicogne qui avoit bien faim, ne pût jamais goûter. Elle donc ayant aussi invité le Renard à son tour, luy servit vne bouteille pleine d'vne viande hachée, dedans laquelle passant son bec elle mangeoit à son aise, tandis qu'elle faisoit mourir de faim celuy qu'elle avoit invité. Et comme le Renard léchoit en vain le haut de la bouteille, on dit que cét Oyseau étranger luy dit: Il est raisonnable que chacun souffre qu'on le traitte comme il traitte les autres.

Il ne faut offenser personne. Que si quelqu'vn offense vn autre, cet exemple fait voir, que souvent il est traitté comme il traitte autruy.





Le Chien trouvant vn Tresor.

FABLE XXVI.

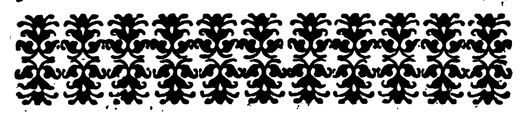
L'Avare est luy-mesme son bourreau.

VN Chien grattant la terre pour en tirer des os de mort, trouva vn tresor; & parce qu'il avoit offensé les Dieux Manes, ils luy imprimerent vne passion ardente pour les richesses, afin qu'il satisfist par son supplice à la religion qu'il avoit violée. Ainsi gardant toûjours cét or, & en perdant mesme le souvenir de manger, il se consuma peu à peu, & mourut de faim. Alors on dit qu'vn Vautour estant sur luy, dit ces paroles: O Chien, tu meurs bien

bien justement ! puis qu'ayant esté conceu dans vn carrefour, & nourry d'ordure, tu t'es avisé tout d'vn coup de desirer les richesses des Rois.

Cette Fable peut bien s'appliquer aux avares, & à ceux qui dans la bassesse de leur naissance, travaillent à se mettre au rang des riches.





L'Aigle & le Renard.

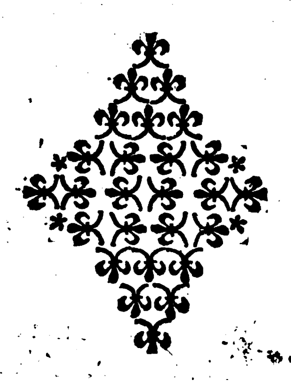
FABLE XXVII.

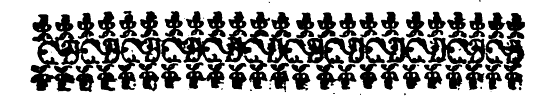
Quelque grand que tu sois, ne méprise point les plus petits.

VN Aigle prit vn jour les petits du Renard, & les mit dans son nid, pour servir de pasture à ses Aiglons. La mere allant apres elle, la supplioit de ne luy causer point vne si grande affliction. Mais l'Aigle la méprisa, se voyant en seureté par le lieu mesme où elle estoit. Alors le Renard prit sur vn autel vn tison ardent, & environna de flammes

l'arbre de l'Aigle, causant ainsi vne extrême douleur à son ennemie dans le danger où elle la mettoit de perdre ses petits. L'Aigle donc voulant retirer les siens d'vn si grand peril, rendit au Renard ses petits, avec soûmission & avec prieres.

Les plus grands doivent craindre les plus petits, parce que ceux qui ont esprit & adresse, trouvent bien moyen de se venger.





Le Rat & l'Elephant.

FABLE XXVIII.

Vn mot de raillerie coûte souuent cher.

LE Rat rencontra vn jour l'Elephant, & le salüant, luy dit: Bon jour mon frere. L'Elephant rejettant cette ciuilité auec indignation, luy demanda pourquoy il mentoit si visiblement. Et le Rat dressant sa queuë, luy répondit? Si vous ne voulez pas me reconnoistre pour vostre frere, comme vous estant trop dissemblable, au moins ma queuë est semblable à la vostre. Alors l'Ele-

phant tout en colere voulant se jetter sur luy, se retint & ajoûta ces paroles : Il ne me seroit que trop aisé de me venger : mais je ne veux pas me deshonorer moy-mesme, par la mort d'vne beste si méprisable.

Souvent les sots cherchant matiere de rire, picquent les autres par des paroles outrageuses, & se mettent eux-mesmes en grand danger d'estre mal-traittez.



La Grenoüille prudente.



Fable XXIX.

Les maux publics retombent ſur le peuple.

VNe Grenoüille voyant de ſon mareſt vn combat de Tau-

reaux, commença à s'écrier : Helas, combien de maux sont prests de tomber sur nous ! Et comme vne autre luy demandoit pourquoy elle parloit de la sorte, puisqu'ils se battoient ensemble à qui seroit le maître du troupeau, & que les Bœufs passoient leur vie bien loin d'elles : Elle luy répondit : il est vray que c'est vn peuple separé de nous, & vne espece toute differente. Mais celuy des deux qui aura esté chassé du Royaume des bois, se viendra retirer dans les lieux les plus secrets de ce marest, & nous foulant aux pieds nous écrasera, & nous fera mourir. Ainsi leur fureur nous regarde, & menace nostre vie.

Lors qu'il y a division entre les grands, les petits en pâtissent toûjours.

Le Milan & les Pigeons.

FABLE XXX.

Considere bien à qui tu te fies.

LES Pigeons s'estant souvent échappez des efforts du Milan, ayant évité la mort par la promptitude de leurs aisles, ce ravisseur changeant de dessein, se resolut de les avoir par finesse, & trompa ce petit peuple foible & timide par cette feinte: Pourquoy (leur dit-il) voulez-vous plûtost vivre ainsi dans vne crainte continuelle, que non pas de me prendre pour vôtre Roy, afin que faisant alliance ensemble, je vous protege contre tous ceux

qui vous pourroient nuire ? Les Pigeons le creurent, & ſe fierent à luy. Ainſi eſtant devenu Roy, il commença à les manger l'vn apres l'autre, & à exercer ſon Empire avec ſes ongles. Alors vn de ceux qui eſtoient reſtez dit cette parole : Nous ſouffrons ce que nous avons merité.

Celuy qui ſe met ſous la protection d'vn méchant homme en cherchant du ſecours, trouve ſa ruine.

Fin du premier Livre.

LES FABLES
DE
PHEDRE
AFFRANCHY
D'AVGVSTE.

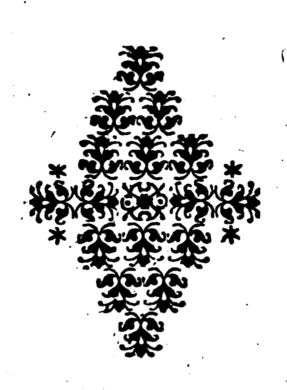
LIVRE SECOND.



PROLOGVE.

LA maniere d'écrire d'Esope est de proposer des exemples. Et l'vnique but que l'on propose dans les Fables, est de faire que les Hommes se corrigent de leurs deffauts, & que leur esprit s'excite à se porter dans le bien avec plus de lumiere & d'activité. Ainsi quelque recit que l'on y puisse mesler, pourveu qu'il soit agreable, & qu'il tende toûjours à la fin qui est propre à ce genre d'écrire, on le doit estimer par les choses mesmes, & non pas par le nom de l'Auteur. Ie suivray donc en tout ce que je pourray la coûtume d'Esope, en contant seulement des Fables. Mais si je trouve lieu d'y mesler quelques paroles veritables & impor-

tantes, pour divertir les eſprits par cette agreable verité, je vous ſupplie (mon cher Lecteur) de le trouver bon, & en recompenſe je ne vous ennuieray point par le long diſcours. Et pour n'eſtre pas long, en vous diſant que je ſeray court: Eſcoutez pourquoy nous devons refuſer aux violens & intereſſez ce qu'ils nous demandent, & donner aux vertueux & modeſtes, meſmes ce qu'ils ne demandent pas.



Le sage Lion.



Fable I.

La vertu trouve sa recompense.

VN jour vn Lion tenant vn Bouvillon sous ses griffes, vn voleur survint, qui luy en demanda sa part. Le Lion luy

répondit: Ie vous en donnerois, si vous n'aviez accoûtumé d'en prendre de vous-mesme: & rejetta ainsi ce méchant. Il arriva en suitte qu'vn homme de bien passant par ce mesme lieu, & voyant cette beste, se retira aussi-tost en arriere. Mais le Lion luy dit avec douceur: Ne craignez point, venez prendre hardiment la part qui est deuë à vostre moderation, & à vostre vertu. Alors ayant divisé sa proye, il se retira dans les bois, afin de donner lieu à l'homme de s'en approcher.

Cet exemple est beau sans doute, & cette action est digne de loüanges. Mais en ce temps, les avares & les voleurs sont riches, & les gens de bien sont pauvres.

D'vn

D'vn Homme devenu chauve.

FABLE II.

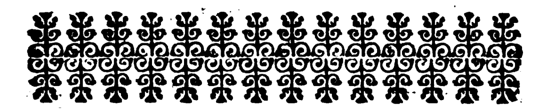
Nous aymons ceux qui nous ressemblent.

VN homme de moyen âge voulant se marier, vne femme qui ne manquoit pas d'esprit luy celoit son âge, qui paroissoit d'autant moins qu'elle estoit fort agreable. Il avoit aussi de l'affection pour vne autre, qui estoit belle, mais plus jeune. Ainsi toutes deux voulant paroistre estre de son âge, afin de l'épouser, commencerent à luy ar-

racher l'vn apres l'autre des poils de la teſte. Luy s'imaginant que ces femmes avoient ſoin de luy bien ajuſter les cheveux, devint chauve tout d'vn coup, parce que la plus jeune arracha tous les cheveux blancs, & la plus âgée tous les noirs.

Chacun ayme ſon ſemblable, comme nous l'apprenons par cet exemple.





L'Homme mordu du Chien.

FABLE III.

Il faut punir & non pas recompenser les méchans.

VN Homme ayant esté mordu par vn méchant Chien, luy jette vn morceau de pain trempé dans son sang, parce qu'il avoit oüy dire que cela le guerissoit de sa blesseure. Esope le voyant, luy dit : Gardez-vous bien de faire cela devant plusieurs Chiens : car ils pourroient bien nous mettre en

pieces & nous devorer, s'ils sçavoient que leurs crimes fussent si bien recompensez.

L'heureux succez des méchans en attire beaucoup d'autres à faire comme eux.



L'Aigle, la Chatte & le Sanglier.



FABLE IV.

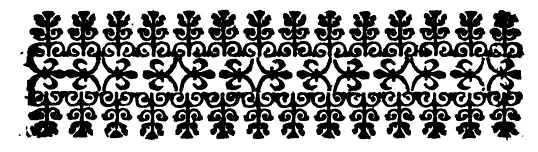
Vn fourbe cause de grands maux.

VN Aigle avoit fait son nid au haut d'vn chesne: Vne Chatte ayant trouvé vn trou au milieu, y

avoit fait ses petits. Et vn Sanglier avoit mis les siens au bas du mesme arbre. Mais la Chatte malicieuse, ruïna par ses fourbes & par sa méchanceté cette alliance, & ce voisinage, qui estoit arrivé par hazard entre ces bestes. Elle monta premierement au nid de l'Aigle, & luy dît: On vous veut perdre sans doute, & moy peut-estre avec vous. Car le fin & le méchant Sanglier ne creuse la terre comme vous voyez tous les jours, que pour faire tomber le chesne, afin que nos petits estant à terre il les puisse manger. Ayant ainsi remply l'Aigle de frayeur & de trouble, elle décendit dans le trou du Sanglier, auquel elle parla de la sorte: Vos petits sont en grand danger: car aussi-tost que vous sortirez pour aller chercher à manger avec cette trouppe, qui est encore foible, l'Aigle se prepare à les emporter.

Ayant donc encore mis malicieusement l'épouvante dans ce lieu, elle se cacha dans son trou, où elle demeuroit en seureté; D'où sortant la nuit tout doucement, apres s'estre saoulée de proye elle & ses petits, elle se tenoit tout le long du jour à l'entrée de son trou en regardant de costé & d'autre pour témoigner qu'elle avoit peur. L'Aigle donc craignant qu'on ne renversast son nid, demeure sans rien faire sur vne branche. Le Sanglier apprehendant qu'on ne luy ravit ses petits, n'ose sortir de sa place. Ainsi l'vn & l'autre mourut de faim avec ses petits, & servirent d'vn grand festin à la Chatte & à ses petits Chats.

Les personnes credules & imprudentes peuvent apprendre de cette Fable, combien vn fourbe cause souvent de maux.



Parole de Tibere.

FABLE V.

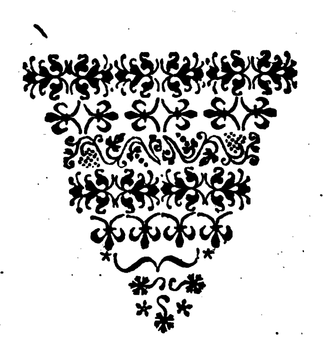
Vn valet se rend ridicule, quand il fait trop le bon valet.

IL y a à Rome vne certaine espece d'hommes qui font les empeschez : qui courent à l'étourdie au premier mot ; qui s'occupent sans affaires ; qui se mettent hors d'haleine en des choses de neant ; qui faisant beaucoup ne font rien ; qui se tourmentent fort eux-mesmes, & se rendent tout à fait insuppor-
tables

tables aux autres. Ce ſont ces perſonnes que je voudrois bien corriger, s'il m'eſtoit poſſible, par cette hiſtoire veritable, & qui merite bien d'eſtre écoutée.

Tibere s'en allant vn iour à Naples, vint en ſa maiſon de Miſene, qui ayant eſté baſtie ſur le haut d'vne montagne par Luculle, a veuë ſur la mer de Sicile & de Toſcane. Et comme ce Prince ſe promenoit dans ſes beaux jardins, vn de ſes valets de chambre des plus leſtes & des plus ajuſtez, ayant ſa robe retrouſſée ſur l'épaule, avec vne écharpe de toile d'Egypte, dont les plis pendoient par derriere, commença à arrouſer la terre échauffée avec vn petit arrouſoir de bois, faiſant parade de ce beau ſervice. Mais Tibere ſe mocquant, il ne laiſſa pas de courir par des deſtours qu'il ſçavoit, pour eſtre avant luy dans vne autre allée, où il abattoit encore la pouſ-

ſiere. Ceſar reconnut le perſonnage, & voyant fort bien ce qu'il vouloit dire, l'appelle: & luy auſſitoſt le venant trouver à grand haſte, cette haute Majeſté le railla ainſi: On ne gagne point avec moy des ſoufflets à ſi bon marché.



L'Aigle, la Corneille, & la Tortuë.



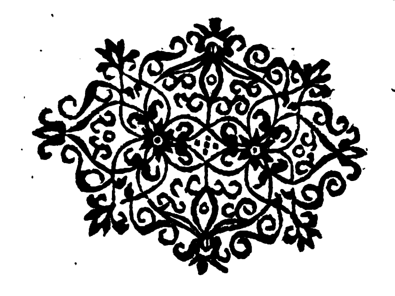
FABLE VI.

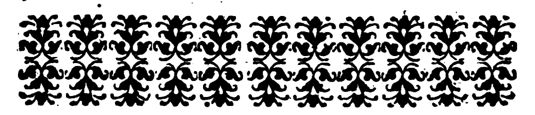
Qui se sauvera de la puissance assistée de la malice.

VN Aigle avoit emporté en haut vne Tortuë, qui cachoit

tellement ſon corps dans ſon eſcaille, qu'eſtant ainſi renfermée, il eſtoit impoſſible de ſa bleſſer. Vne Corneille venant dans l'air, & volant prés de l'Aigle, luy dit: Il eſt vray que vous tenez dans vos griffes vne excellente proye; mais ſi ie ne vous montre ce que vous devez faire, vous vous laſſerez en vain par ce peſant fardeau. L'Aigle donc luy ayant promis de luy en donner ſa part; elle luy conſeille de laiſſer tomber ſur vn rocher cette dure coquille: afin que s'eſtant briſée, elle puſt aiſément ſe nourrir de ce qui eſtoit dedans. L'Aigle perſuadé par ces paroles, fait ce qu'elle luy dit, & donne vne grande partie de ſa proye à cette mauvaiſe conſeillere. Ainſi celle qui eſtoit en ſeureté par les avantages de la nature, mourut malheureuſement, ne pouvant reſiſter à tous deux enſemble.

Nul n'eſt aſſez fort pour reſiſter aux puiſſans. Mais lors qu'vn mauvais conſeiller ſe joint encore à eux, la violence & la malice renverſent tout ce qu'elles attaquent.





Les Mulets & les Voleurs.

FABLE VII.

Les plus riches ont le plus à craindre.

DEux Mulets chargez chacun d'vn pesant fardeau, marchoient ensemble dans vn mesme chemin; l'vn portoit des sacs d'argent & l'autre d'orge. Ce premier, comme portant vn fardeau si riche, marchoit la teste levée, secoüant & faisant retentir la sonnette penduë à son col. L'autre le suivoit derriere, marchant à petit pas & à petit bruit. Cependant des Voleurs qui estoient en embuscade viennent tout d'vn coup fondre sur eux, & parmy le choc & la tuerie, percent ce premier

Mulet à coups d'espée, pillent tout l'argent qu'il portoit, & laissent l'orge de l'autre, comme estant de nul prix. Celuy donc qui avoit esté volé déplorant son malheur, l'autre luy dit : Certes je me réjoüis du mépris qu'on a fait de moy, puis que je n'ay rien perdu, & que je n'ay point esté blessé.

Cet exemple nous fait voir que le peu de bien met les hommes en seureté, & que les grandes richesses sont exposées à de grands perils.



Le Cerf & les Bœufs.



FABLE VIII.

L'œil du Maistre est le plus clair-voyant.

VN Cerf poussé par les Veneurs hors des grands bois, & fuyant la mort presente, vint dans vne crainte aveugle en vne ferme

qui estoit proche, & se cacha dans vne estable à bœufs qu'il trouva heureusement. Vn Bœuf le voyant ainsi caché, luy dit : A quoy as-tu pensé miserable, de courir de toy-mesme à la mort, en mettant ta vie entre les mains des hommes dans leur propre maison ? Le Cerf le priant luy dit : Vous autres seulement ayez pitié de moy, & je trouveray bien moyen de me sauver à la premiere occasion. Le jour se passe, la nuit vient; Le Bouvier apporte des feüillages, & ne voit point le Cerf : Les autres paysans entrent & sortent, & pas vn ne l'apperçoit : Le Fermier y vient luy-mesme & ne descouvre rien non plus que les autres. Alors le Cerf se réjoüissant commença à remercier ces bons & paisibles Bœufs, de ce qu'ils avoient exercé l'hospitalité envers luy au temps de son infortune. Vn d'eux luy répondit : Quand à nous, nous souhaitons

de bon cœur vostre seureté : mais si celuy qui a cent yeux vient icy vne fois, vostre vie est en grand danger. Sur ces entrefaites le Maistre vient à l'estable apres souper, parce qu'il s'estoit apperceu depuis peu que ses Bœufs estoient en mauvais estat, & commence à dire : Pourquoy y a-t'il icy si peu de feüillage? Il n'y a point de litiere ? Quelle peine y auroit-il à oster ces araignées ? Furetant ainsi de tous costez, il apperçoit le grand bois du Cerf, & ayant appellé tous ses valets, il commande qu'on le tuë, & le fait emporter dans son logis comme sa proye.

Cette Fable nous fait voir, que le Maistre est toûjours plus clair-voyant que tous les autres dans ses propres affaires.





L'Envie est inseparable de la Vertu.

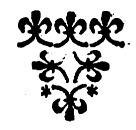
IX.

Epilogue.

LEs Atheniens ont élevé autrefois à Esope, vne grande statuë, & ont mis cet esclave sur vne baze qui devoit durer eternellement : afin d'apprendre à tout le monde, que la carriere de l'honneur est ouverte à toutes sortes de personnes, & que la gloire est le prix de la vertu, & non pas de la naissance. Esope donc m'ayant prevenu, & m'ayant empesché d'estre le premier dans ce genre d'écrire, i'ay pris ce qui me restoit en tâchant de faire qu'il ne fust pas le seul: & ce dessein n'est pas l'effet d'vne mauvaise ialousie, mais d'vne loüable emulation. Que si l'Italie favorise mon travail, elle aura vn plus grand nombre de personnes à opposer à la reputation de la Grece. Mais si l'envie veut prendre plaisir à y trouver à redire, elle ne me ravira pas neantmoins la satisfaction que ma conscience me donne,

d'avoir merité quelque loüange par mes ouvrages. Que si nostre nom & nostre travail vient jusques à vos oreilles, & si vostre esprit gouste & penetre l'art avec lequel ces Fables sont composées, vn si grand bon-heur m'oste tout le sujet de me plaindre. Et si au contraire ces productions sçavantes & estudiées, rencontrent pour iuger des personnes que la nature semble avoir mis au monde avec vn esprit de travers, & qui ne peuvent faire autre chose que censurer ceux qui valent mieux qu'eux : ie souffriray mon mauvais destin avec vne constance d'esprit, & vne fermeté inébranlable, iusques à ce que la fortune rougisse elle-mesme de son iniustice.

Fin du second Livre.



LES FABLES
DE
PHEDRE
AFFRANCHY
D'AVGVSTE.

LIVRE TROISIEME.



PREFACE
A EVTYCHE.

MON cher Eutyche, ſi vous deſirez lire les Livres de Phedre, il faut que vous dégagiez voſtre eſprit de vos affaires, afin qu'eſtant libre il en puiſſe gouſter la beauté. Que ſi vous me dites, que les fruits de mon eſprit ne vous ſemblent pas ſi conſiderables, que vous vouliez perdre pour cela vn moment du temps qui eſt deſtiné aux exercices de voſtre charge, il eſt donc inutile que ces Livres ſoient iamais entre vos mains, n'eſtant nullement propres pour eſtre leus & entendus par des perſonnes accablées d'affaires. Vous me répondrez poſſible.

qu'il viendra quelques festes dans lesquelles vostre esprit se relaschant pourra s'appliquer entierement à l'estude. Mais dites-moy, ie vous prie, vous amuserez-vous plûtost à lire des niaiseries & ces bagatelles, qu'à prendre le soin des affaires de vostre maison, à rendre des visites à vos amis, à vous entretenir avec vostre femme, à donner quelque relasche à vostre esprit, & quelque repos à vostre corps, pour reprendre en suite auec plus de vigueur vostre travail, & vos fonctions ordinaires? Croyez-moy donc, il faut que vous changiez de dessein & de genre de vie, si vous pensez à entrer dans le Temple des Muses.

Moy que ma mere a enfanté sur la montagne de Parnasse, où la Deesse Memoire a donné neuf Filles au grand Iupiter, qui composent le Chœur des arts & des sciences; quoy que ie sois presque né dans les Escoles, que i'aye arraché de mon cœur tous les desirs d'acquerir du bien, & que malgré les envieux ie me suis donné tout entier à cette maniere de vie: ie ne suis neantmoins receu qu'avec peine dans cette troupe de Sçavans. Que croyez-vous donc, que doive attendre celuy, qui ne cherche

autre chose par tous ses soins & par toutes ses veilles qu'à amasser de grands biens, preferant la douceur du gain, à la gloire des travaux de l'esprit. Mais quoy qu'il en soit (comme dit Sinon, estant amené devant Priam Roy de Troye,) ie m'en vay faire vn troisiéme Livre du stile d'Esope, pour rendre honneur à vostre merite, auquel ie le consacre. Si vous me faites la faveur de le lire, ce me sera vne extréme ioye: que si vous ne le pouvez pas, au moins la posterité y trouvera dequoy se divertir.

Ie diray maintenant en peu de mots pourquoy les Fables ont esté inventées. L'homme se trouvant dans la servitude & dans la dépendance, parce qu'il n'osoit pas dire ce qu'il eust bien voulu, fit passer dans ces narrations fabuleuses les pensées & les mouvemens de son esprit, & se mit ainsi à couvert de la calomnie par ces contes plaisans & agreables. Quant à moy, i'ay fait vn chemin large & spacieux du sentier étroit que i'ay trouvé tracé par le premier Auteur de ces Fables; & i'ay inventé plus de choses qu'il ne m'en avoit laissées, choisissant quelques sujets pour y peindre mon infortune. Que si i'avois vn autre accusa-

teur, d'autres teſmoins, & enfin vn autre iuge que Sejan, ie reconnoiſtrois moy-meſme, que ie ſuis digne de tant de maux, & ie ne taſcherois pas de ſoulager ma douleur par ces remedes.

Au reſte ſi quelqu'vn ſe veut tromper ſoy-meſme par ſes ſoupçons & par ſes doutes, & prendre pour luy ſeul ce qui regarde tous les hommes en general, il découvrira le ſecret de ſon cœur & de ſa conſcience par vne legereté indiſcrete. Ie deſirerois neantmoins de me iuſtifier envers ceux qui ſont dans cette diſpoſition : parce que mon deſſein n'eſt pas de marquer perſonne en particulier, mais ſeulement de faire voir vn tableau des mœurs & de la vie des hommes.

Quelqu'vn dira peut-eſtre, que ie m'engage dans vne entrepriſe bien haute & bien difficile. Mais ſi Eſope eſtant Phrigien, & Anacharſis eſtant Scythe, ont pû acquerir par leur eſprit vne reputation qui durera eternellement : pourquoy eſtant plus proche qu'ils n'eſtoient de la Grece, cette mere des Sciences & des Arts, abandonneray-je l'honneur de ma patrie, en demeurant dans vne laſche oiſiveté ? Car la Thraçe ſe peut

vanter d'avoir eu d'excellens Escrivains; le Grand Line qu'elle a produit estant fils d'Apollon, & Orphée de l'vne des Muses. Cet Orphée, dis-je, qui par l'harmonie de son luth a émeu les rochers, a dompté les bestes, & a arresté les flots impetueux de l'Hebre, en luy faisant vne douce violence, Que l'envie donc se retire, & qu'elle ne conçoive pas vn regret & vn dépit inutile; parce qu'vne histoire publique & generale m'est legitimement deuë.

I'ay dit cecy, mon cher Eutyche, pour vous porter à lire ces Fables; Ie vous supplie maintenant d'en iuger avec l'equité & la sincerité ordinaire de vostre esprit.



La Vieille parlant à vne Cruche.



FABLE I.

Les moindres restes des choses bonnes sont inestimables.

VNe bonne Vieille trouva vn jour vne grande Cruche que l'on avoit beuë, qui ayant esté autrefois remplie d'ex-

cellent vin de Falerne, répandoit encore de toutes parts vne odeur agreable, par la ſeule lie qui en étoit demeurée. Ayant donc approché ſon nez & flairé cette Cruche avec vn plaiſir & vne avidité merveilleuſe : O douce odeur, dit-elle, & combien, chere Cruche, dois-je croire que tu as eſté excellente autrefois, puiſque tes reſtes meſmes ſont ſi agreables.

Quiconque me connoiſtra fera aisément l'application de cette Fable.





La Panthere & les Bergers.

FABLE II.

Qui fait du bien à autruy, le trouvera.

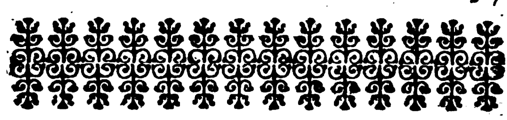
VN jour vne Panthere ne prenant pas bien garde à ſoy, tomba dans vne foſſe, & des Payſans l'ayant veuë, commencerent auſſitoſt les vns à luy jetter des baſtons, & les autres à l'accabler de pierres. Quelques-vns au contraire ayant pitié d'elle, conſiderant qu'auſſi bien il falloit qu'elle mouruſt, quand meſme perſonne ne luy feroit de mal, luy jetterent du pain, pour luy donner moyen de vivre encore quelques temps. La nuit vint en ſuite, ils s'en retournerent tous chez eux

ſans ſe mette en peine de rien, s'imaginant qu'ils la trouveroient morte le lendemain. Mais elle ayant repris ſes forces qui avoient eſté abattuës, ſaute legerement, ſe degage de cette foſſe, & par vne courſe prompte & ſoudaine ſe retire dans ſa taniere. Peu de jours apres elle paroiſt tout d'vn coup, & ſe met en campagne ? Elle déchire les troupeaux, tuë les Bergers meſmes, & ravage avec impetuoſité tout ce qu'elle rencontre, laiſſant par tout des marques de ſa cruauté & de ſa fureur. Alors ceux qui avoient eu pitié d'elle craignant pour eux-meſmes, n'oſant pas luy demander qu'elle épargnaſt leurs troupeaux, la prient ſeulement d'eſpargner leur vie. Auſquels elle reſpondit: Ie me ſouviens fort bien qui ſont ceux qui m'ont jetté des pierres, & qui ſont ceux qui m'ont donné du pain. Pour vous autres ceſſez de craindre : Ie ne viens me

venger que de ceux qui m'ont outragée.

Souvent ceux que l'on méprise trouvent moyen de traitter les autres, comme ils ont esté traitez.





Teste de Singe.

FABLE III.

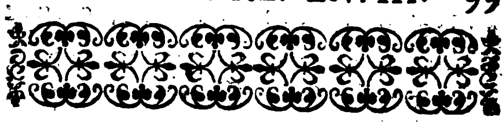
Il ne faut point iuger des hommes par l'exterieur.

VNe personne ayant veu chez vn Boucher vn Singe mort, qui

y estoit pendu avec les autres pieces de chair qu'il avoit à vendre, luy demanda quel goust il avoit. Le Boucher luy dit en riant : Telle est la teste, tel est le goust.

Ie croy que cette parole est plûtost vne raillerie qu'vne verité. Car i'en ay connu plusieurs, qui estant tres-beaux estoient tres-meschans ; & beaucoup d'autres qui estant tres-laids de visage estoient tres-vertueux.





Esope & vn insolent.

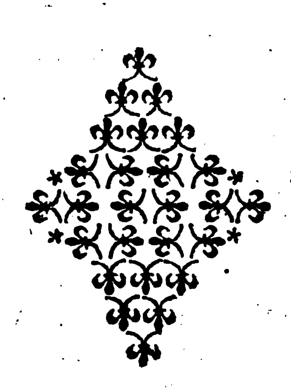
FABLE IV.

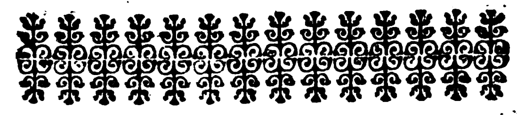
L'insolent trouve enfin qui le paye.

VN homme insolent ayant frappé Esope d'vn coup de pierre: Ie vous en estime d'autant plus, dit Esope : & en mesme temps il luy donna vn sol, adjoustant : Certes je n'ay rien davantage ; mais je m'en vais vous montrer vne personne qui vous en pourra donner. Voicy vn homme puissant & fort riche qui s'avance , frappez-le de mesme d'vn coup de pierre , & vous recevrez la recompense qui vous est deuë. Luy se laissant persuader à ses paroles, fait ce qu'on luy avoit dit. Mais cet

audacieux impudent fut bien frustré de ses esperances; car ayant esté pris, il fut pendu, & souffrit la peine qu'il avoit iustement meritée.

Le bon succez est cause de la perte de plusieurs.





La Mouche & la Mule.

FABLE V.

Ce n'est pas aux foibles à tenir des discours hautains.

VNe Mouche s'estant mise sur le timon d'vn chariot, crioit apres la Mule qui le tiroit : Que tu es lente, luy disoit-elle, ne veux-tu pas aller plus viste ? Prends-garde que je ne te picque le col avec mon aiguillon. Mais la Mule luy répondit: Tes paroles ne me touchent point : Ie ne crains que celuy qui estant assis sur le devant du chariot, & tenant entre ses mains les resnes ausquelles est attaché le mords que je blanchis de mon écume, tourne & manie com-

me il luy plaist le joug que je porte, en me cinglant avec son foüet. C'est pourquoy quitte cette insolence frivole & ridicule : car je sçay quand il faut s'arrester, & quand il faut courir.

Cette Fable nous fait voir, combien on se peut mocquer justement de celuy, qui n'ayant aucune force fait neantmoins de vuiaes menaces.

Le Chien & le Loup.



FABLE VI.

La liberté, quoy que pauvre, vaut mieux que des chaisnes d'or.

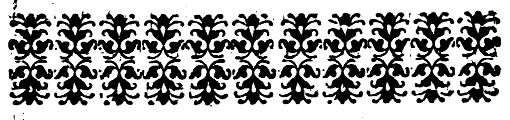
VN Loup tout maigre & tout défait, rencontra vn jour vn Chien

gros & gras; & s'estans salüez l'vn l'autre, ils s'arresterent pour parler ensemble. Le Loup commence à luy dire: D'où te vient cet embonpoint, ie te prie, & qu'as-tu mangé pour te faire vn corps si plein & si luisant? Moy qui suis beaucoup plus fort que toy, je meurs de faim. Le Chien luy répondit simplement: Tu peux jouyr des mesmes avantages que moy, si tu veux rendre à mon maistre le mesme service. Et quel, dit le Loup? De garder sa porte, & de defendre la nuict sa maison contre les voleurs. Moy? dit-il, je suis tout prest de faire cela. Ie suis icy maintenant à souffrir la pluye & la neige, traînant vne vie languissante & miserable dans les bois. Combien me sera-t'il plus doux de vivre à couvert dans vne maison, où je trouveray dequoy manger tout mon saoul sans avoir rien à faire? Vien donc avec moy, dit le Chien. Com-

me ils alloient ensemble, le Loup commença à appercevoir au col du Chien les marques de la chaisne qu'il avoit accoustumé de porter. D'où vient cela, dit-il, cher amy? Ce n'est rien. Mais encore, dis moy, je te prie. Parce que je parois vn peu vif, ils me lient durant le jour, afin que ie me repose, & que je veille lors que la nuit sera venuë. Le soir on me deslie, & je vais par tout où je veux: On a soin de m'apporter du pain: Mon Maistre mesme me donne des os de sa table: Les valets me jettent toûjours quelque morceau, & tous les restes des viandes dont on ne veut plus manger. Ainsi je me saoule, & me remplis le ventre sans aucune peine. Mais dis-moy, lors que tu as envie d'aller quelque part, le peux-tu faire librement? Non pas tout à fait, répondit-il. O bien, Monsieur le Chien, joüis à la bonne heure de ces biens

que tu vantes tant: Quant à moy, je ne voudrois pas acheter vn Royaume aux dépens de ma liberté.

Icy en peu de mots on voit combien la liberté est douce.



Le Frere & la Sœur.

FABLE VII.

On est assez beau, quand on est bon.

VN homme avoit vne petite fille extremement laide, & vn petit garçon parfaitement beau. Il arriva qu'vn jour ils rencontrerent vn miroir sur la chaire de leur mere, & se joüant comme les enfans ont accoustumé de faire, ils se regarderent dedans. Le petit garçon commence à se vanter qu'il estoit beau. La petite fille se met en colere, & ne peut souffrir les railleries de son frere, qui se glorifioit de la sorte, prenant tout en mauvaise part, & comme s'il luy eust fait injure. C'est

pourquoy voulant le picquer aussi à son tour, elle courut à son pere, & accusa son frere comme d'vn crime atroce, de ce qu'estant garçon il avoit touché à vn miroir, qui ne doit servir qu'aux femmes. Alors le pere les embrassant tous deux, & les baisant l'vn apres l'autre, & partageant ainsi entr'eux les tesmoignages de son affection paternelle: Ie veux, leur dit-il, que vous vous regardiez tous les jours dans le miroir: Vous, mon fils, afin que vous ne deshonoriez pas vostre beauté par la laideur & le déreglement du vice; & vous, ma fille, afin que vous couvriez le defaut de vostre visage par la pureté de vos mœurs & de vostre vie.

Que cet avis t'aprenne à te considederer souvent toy-mesme.

Parole de Socrate.

VIII.

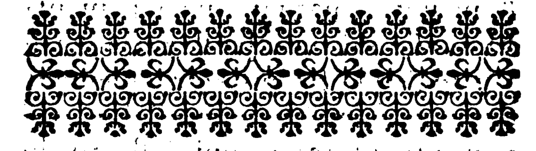
Où trouvera-t'on vn amy fidelle?

SOcrate ayant commencé à bâtir pour luy vne maiſon fort petite ; Socrate, dis-je, dont je veux bien ſouffrir la mort, pourveu que j'acquiere ſa reputation, & ceder comme luy à la violence de l'envie, pourveu que tout le monde me juſtifie dans le tombeau : Il y eut quelqu'vn du peuple, comme c'eſt l'ordinaire, qui luy dit : Et comment, vous qui eſtes vn ſi grand perſonnage, vous baſtiſſez-vous vne ſi peti-

te maison ? Pleust à Dieu, dit Socrate, que toute petite qu'elle est, je la pûsse remplir de vrais amis.

Il n'y a rien de plus commun que le nom d'amy, ny de plus rare qu'vn amy fidelle.





Histoire arrivée du temps d'Auguste.

IX.

Ne crois point legerement, & sur tout lors qu'on accuse les autres.

IL est dangereux de croire & de ne croire pas. Et pour dire en peu de mots vn exemple de l'vn & de l'autre ; Hippolyte mourut parce qu'on creut sa marastre, & Troye fut minée, parce qu'on ne creut pas Cassandre. Il faut donc examiner auparavant avec grand soin la verité de chaque chose, pour ne prendre pas des impressions indiscretes,

& ne porter pas vn faux jugement: Mais afin de ne rabaisser pas cette verité, en la faisant voir seulement dans quelque ancienne Fable, je vous raconteray ce qui s'est fait de mon temps.

Vn homme aymant extremement sa femme, & ayant vn fils, auquel il estoit sur le point de donner cette robbe qu'on donne aux enfans à l'âge de quatorze ans, avoit vn affranchy, lequel esperant de devenir son plus proche heritier, le tira à part, & luy dit en secret beaucoup de choses fausses contre son fils, & encore plus pour deshonorer sa femme, quoy que tres-chaste. Enfin il adjousta, ce qu'il sçavoit luy devoir causer vne extrême douleur dans l'affection qu'il avoit pour elle, qu'elle avoit vn adultere qui la venoit voir souvent, & que ce commerce infame noircissoit la reputation de sa maison. Cet homme transporté

porté de colere contre sa femme faussement accusée, fit semblant de s'en aller à sa maison des champs, & demeura neantmoins secrettement dans la ville. Puis revenant de nuit, il entre tout d'vn coup dans son logis, & va droit dans la chambre de sa femme, où son fils dormoit dans le lict de sa mere, qui l'avoit voulu avoir prés d'elle, l'observant avec plus de soin dans cet âge plus avancé. Cependant tandis qu'on cherche de la lumiere, & que les valets courrent d'vn costé & d'autre, cet homme ne pouvant plus retenir la violence de sa fureur & de sa colere, s'avance vers le lict, taste avec la main parmy les tenebres la teste de celuy qu'il rencontre, & sentant qu'il avoit les cheveux courts, luy passe son espée au travers du corps, ne pensant à autre chose qu'à satisfaire sa douleur & sa vangeance. En suitte la lumiere estant venuë, il ap-

perçoit son fils mort, & sa femme tres-chaste qui dormoit dans son lit, laquelle estant dans son premier sommeil, n'avoit rien senti de tout ce vacarme. Ainsi reconnoissant le crime qu'il avoit commis, il se punit luy mesme, & se perça avec le mesme fer dont sa credulité luy avoit fait percer son propre fils. Des accusateurs poursuivirent apres cette femme, & la traînerent à Rome devant les cent Iuges. On attaque son innocence par de faux soupçons, & par de malignes consequences; à cause qu'elle estoit demeurée maistresse du bien. Les Advocats la defendent courageusement, & soutiennent son innocence. Alors les Iuges supplierent l'Empereur Auguste de les vouloir aider à s'acquiter de leur serment, & de l'obligation de leur charge, parce qu'ils ne pouvoient démesler vne accusation si embroüillée. Et ce Prince ayant

dissipé les tenebres de la calomnie, & penetré jusques dans le fonds & dans la source de la verité de cette affaire, prononça ce jugement ; Que l'affranchy qui a esté l'vnique cause de tant de maux, souffre la peine qu'il a meritée. Car quant à cette femme, qui a perdu tout ensemble son fils, & son mary, je la crois digne de compassion ; & non pas de chastiment. Que si cet homme eust eu soin de bien examiner les accusations atroces qu'on formoit contre sa famille, s'il eust fait vne recherche de cette fausseté avec vne exactitude toute entiere pour en découvrir le principe & l'origine, il n'eust pas ruïné toute sa maison par vn crime si funeste.

Ne méprise rien de ce qu'on te dit, & ne croy pas neantmoins tout d'vn coup tout ce qu'on te dit, parce que souvent ceux-là sont coupables que tu crois les plus esloignez de

l'eſtre ; & ceux-là accuſez malicieuſement comme coupables, qui ſont en effet tres-innocens. Les perſonnes les plus ſimples peuvent apprendre de cette hiſtoire à ne point porter de jugement ſur le rapport d'autruy : parce que les hommes eſtant pouſſez par des deſirs & des pretentions differentes, agiſſent d'ordinaire, ou par averſion, ou par faveur. Ainſi ne crois jamais bien connoiſtre que celuy que tu connois par toy-meſme.

I'ay eſté plus long dans ce recit que je n'ay accouſtumé ; parce que quelques-vns trouvent mauvais que je ſois ſi court.



La perle dans le fumier.



FABLE X.

Souvent on laisse l'or dans la boüe, la vertu dans le mépris.

VN jeune Cocq cherchant à manger dans vn fumier y trouva vne Perle. O belle chose, dit-il, que tu es dans vn lieu sale & indi-

gne de ta beauté ? Ha, si quelqu'vn de ceux qui te desirent passionnément à cause de ton prix & de ta valeur, t'avoit apperceu, il y auroit long-temps qu'il t'auroit remis dans ton premier éclat. Quant à moy qui te trouve icy, & qui aimerois beaucoup mieux trouver quelque chose de bon à manger, je ne te puis servir de rien, ny toy à moy.

Ie dis cecy pour ceux qui ne me connoissent pas.

Les Abeilles & les Bourdons jugez par la Guespe.

FABLE XI.

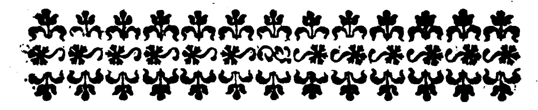
A l'œuvre l'ouvrier.

LEs Abeilles ayant fait leur miel sur vn haut chesne, des Bourdons lâches & paresseux disoient qu'il estoit à eux. L'affaire vint en justice, & vne Guespe fut prise pour Iuge : laquelle connoissant parfaitement la nature des vns & des autres, propose cette condition aux deux parties. Vostre corps, dit-elle, a beaucoup de rapport, & vostre couleur est toute semblable, de sorte que c'est avec grande raison que vostre affaire paroist douteuse &

embroüillée: Mais de peur que je ne blesse par imprudence la justice que je vous veux rendre aux vns & aux autres, prenez des ruches & faites vostre ouvrage dans la cire, afin qu'on puisse juger par le goust du miel, & par la forme de ces rayons, qui sont ceux qui ont formé celuy dont il s'agit maintenant. Les Bourdons refusent de se soûmettre à cette condition, & les Abeilles la reçoivent avec joye.

Alors la Guespe prononça cette sentence: On void clairement qui sont ceux qui n'ont pû faire de miel, & qui sont ceux qui l'ont fait. C'est pourquoy je rends aux Abeilles le fruit de leur travail.

I'eusse passé cette Fable sous silence, si les Bourdons s'estant accordez à prendre vn Iuge n'avoient refusé en suite de s'y soûmettre.



Esope se divertissant.



FABLE XII.

Se reposer pour mieux travailler.

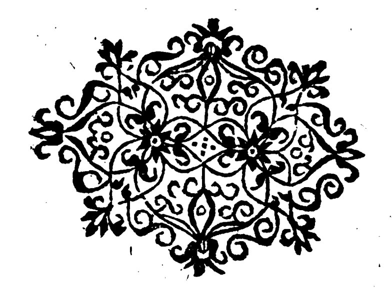
VN Athenien ayant veu Esope qui joüoit aux noix au milieu

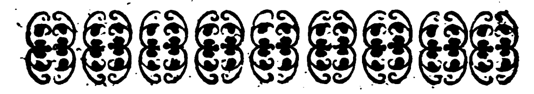
L

d'vne troupe d'enfans, s'arresta tout surpris, & se mocqua de luy, comme d'vn fou & d'vn radoteur : Ce bon vieillard plus propre à se mocquer des autres qu'à en estre mocqué, s'en estant apperceu, mit vn arc débandé au milieu de la ruë, & luy dit : Hola, Monsieur, vous qui faites tant le sage, découvrez-nous vn peu la raison de ce que je viens de faire. Là-dessus le peuple accourt : Cet homme se tourmente long-temps en vain, & ne peut comprendre quel est le sujet de la question qu'on luy a proposée. Enfin il se rend & avoüe son ignorance. Et le sage Vieillard estant demeuré vainqueur, dit : Vous romprez bien-tost cet arc, si vous le tenez toûjours bandé; mais si vous le débandez vous vous en pourrez servir quand vous voudrez.

Ainsi on doit donner quelquefois

quelque divertiſſement à l'eſprit, afin qu'il retourne plus ferme & plus vigoureux pour faire ſes fonctions.





L'Agneau nourry d'vne Chevre.

Fable XIII.

Celuy qui a ſoin de l'education eſt plus pere que le pere meſme.

VN Agneau beſlant au milieu des Chevres avec leſquelles il vivoit; vn Chien luy dit: Tu te trompes, ſot que tu es, ce n'eſt pas là ta mere: & luy montra les Brebis qui paiſſoient ſeparément en vn lieu loin de là. Alors l'Agneau luy répondit: Ie ne cherche pas celle qui conçoit quand il luy plaiſt, & qui portant durant quelques mois vn fardeau qu'elle ne connoiſt pas, s'en

décharge enfin, le laissant tomber par terre : mais je cherche celle qui me nourrit en me tendant ses tettes, & qui prive ses petits du laict qui leur appartient, afin d'en avoir pour m'en donner. Mais celle qui t'a mis au monde est toûjours preferable à l'autre. Non certes, dit l'Agneau ; car d'où a-t'elle sceu si je devois naistre blanc ou noir. Et quand bien elle l'eust sceu, ayant esté formé masle comme je suis, elle m'a fait certes vne grande faveur, en me mettant au monde, pour attendre à toute heure le boucher qui me doit égorger. Pourquoy donc prefererois-je celle qui n'a eu aucun pouvoir sur moy en me faisant naistre, à celle qui a eu pitié de moy, lors que j'estois couché par terre, & abandonné de tout le monde, & qui me donne de son propre mouvement tant de marques de sa bienveillance & de sa douceur ? C'est la

bonté & l'affection, non la necessité de la nature qui fait les peres & les meres.

L'Auteur a voulu montrer que les hommes resistent à l'obligation des loix; mais qu'on les gagne en leur faisant du bien.



La Cigale & le Hibou.



FABLE XIV.

Il est plus loüable & plus seur d'obliger tous le monde.

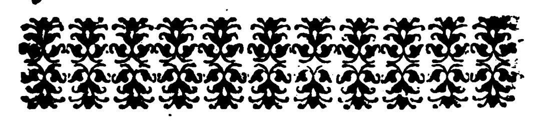
VNe Cigale rompoit la teste à vn Hibou par ses criailleries, & tourmentoit fort cet oiseau, qui a

accouſtumé de chercher à manger durant la nuit, & de dormir durant le jour dans le creux de quelque arbre. Le Hibou l'ayant priée de ſe taire, elle commença à crier beaucoup plus fort: & comme il la ſupplioit vne ſeconde fois, elle s'opiniâtra encore dauantage. Le Hibou voyant que tout luy eſtoit inutile, & que l'on mépriſoit ſes paroles, ſe ſeruit de cette fineſſe pour attraper cette cauſeuſe, Puiſque tu m'empeſches de dormir par tes chanſons, qui ſont tellement douces qu'il ſemble que ce ſoit Apollon meſme qui joüe de ſon Luth: j'ay envie de boire du Nectar que Pallas m'a donné depuis peu. Si tu le juges digne de toy, vien-t'en, je te prie, & nous en beurons enſemble. La Cigale qui mouroit de ſoif, & qui voyoit outre cela qu'on la loüoit de ſa belle voix, s'envola vers luy avec grande ardeur. Et auſſitoſt le Hibou ſortant de ſon trou, la

poursuivit toute tremblante de peur, & la tua. Ainsi elle luy donna par sa mort le silence qu'elle luy avoit refusée durant sa vie.

Celuy qui n'est point doux & accommodant envers les autres, porte souvent la peine de son orgueil.





Des Arbres choisis par les Dieux.

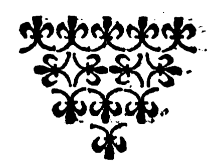
FABLE XV.

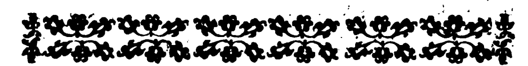
Estime l'arbre par les fruits, & non par les feüilles.

LEs Dieux choisirent autrefois les Abres qu'ils vouloient prendre en leur protection. Iupiter choisit le Chesne, Venus le Myrte, Apollon le Laurier, Cybele le Pin, & Hercule le haut Peuplier. Minerve s'estonnant de ce qu'ils prenoient des arbres steriles, leur en demanda la cause. Iupiter luy répondit: C'est, dit-il, que nous ne voulons pas qu'il semble que nous leur vendions l'honneur que nous leur faisons, pour le fruit qu'ils rapporteroient. Certes

luy dit-elle, chacun en dira ce qu'il luy plaira : mais pour moy j'auouë que j'ayme particulierement l'Olivier à cause de son fruit. Alors le pere des Dieux, & le createur des hommes luy répondit : O ma fille, c'est avec grande raison que tout le monde publie ta sagesse : car en effet, si ce que nous faisons n'est vtile, c'est vne folie que d'y chercher de la gloire.

Cette Fable nous apprend de ne rien faire que d'vtile.





Plainte du Paon à Junon.

FABLE XVI.

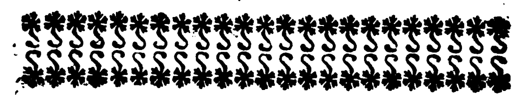
Sois content du tien, n'envie point les autres.

LE Paon vint vn jour tout fâché se plaindre à Iunon, de ce qu'elle ne luy avoit pas donné vne voix aussi belle que celle du Rossignol: que cet oiseau estoit admiré de tous les autres, au lieu qu'ils se mocquoient tous de luy, aussi-tost qu'il commençoit à chanter. A quoy la Deesse luy répondit pour le consoler; Vous surpassez aussi les autres oiseaux par vostre grandeur & par vostre beauté. Vostre col jette vn éclat qui égale celuy des émeraudes; & lors que vous étendez vostre

queuë, vos plumes peintes d'vne si admirable maniere semblent estre des diamans. Mais dequoy me sert, luy dit-il, cette beauté muette, si je dois ceder à vn autre pour sa belle voix ? L'ordre suprême des destins, dit Iunon, vous a fait à chacun vôtre partage. Ils vous ont donné à vous la beauté, la force à l'Aigle, la voix douce & harmonieuse au Rossignol, la proprieté de marquer de bons augures au Corbeau, celle de former de mauvais presages à la Corneille, & chacun de ces Oiseaux est content de la voix qu'il a receuë.

Ne desire point ce que la Narur ene t'a point donné, de peur qu'estant trompé dans tes vaines esperances, il ne te reste que de vaines plaintes.





Réponse d'Esope à un Discoureur.



FABLE XVII.

Plusieurs ne sont hommes que de nom.

ESope estant luy seul tout le train & tous les valets de son Maistre, receut ordre vn jour d'apprester le

ſouper de meilleure heure qu'à l'ordinaire. Eſtant donc allé pour chercher du feu, il parcourut pluſieurs maiſons, & en ayant trouvé enfin, il alluma ſa chandelle. Mais parce que tournant ainſi en divers endroits, ſon chemin eſtoit devenu aſſez long pour l'accourcir, en revenant il paſſa tout au travers du marché. Et vn diſcoureur d'entre le peuple commença à luy dire: Eſope, que veux-tu faire icy avec ta chandelle en plein midy? Ie cherche vn homme, luy dit-il, & en ſuitte il s'en retourna promptement en ſa maiſon.

Si cet importun fit reflexion ſur cette réponſe, il reconnut ſans doute, qu'il n'avoit pas paru homme à ce ſage vieillard, d'eſtre venu ainſi à contre-temps ſe joüer de luy dans la grande haſte où il eſtoit.



L'Asne & les Prestres de Cybele.

FABLE XVIII.

C'est estre bien malheureux que de l'être durant sa vie, & encore plus apres sa mort.

DEs Prestres de Cybele allant à la queste de porte en porte, avoient accoustumé de mener vn Asne avec eux qui portoit leurs hardes : lequel estant mort de fatigue & des coups qu'il avoit receus, ils l'écorcherent, & firent des tambours de sa peau. Quelqu'vn leur ayant demandé ce qu'ils avoient fait de leur bon amy qu'ils avoient tant caressé, ils luy répondirent en cette sorte : Il croyoit qu'il seroit en seu-

reté

reté, au moins apres sa mort ; mais tout mort qu'il est, nous le chargeons encore de coups.

Celuy qui est né pour estre malheureux, n'est pas seulement affligé durant tout le cours de sa vie ; mais la rigueur de son mauvais destin le poursuit encore, & le tourmente mesme apres sa mort.

Fin du troisiéme Livre.



LES FABLES
DE
PHEDRE
AFFRANCHY
D'AVGVSTE.

LIVRE QVATRIEME.



PREFACE.

CEs petits ouvrages vous paroiſſent vn jeu d'eſprit; & certes avec grande raiſon: puiſque nous nous jouons ainſi avec la plume, n'ayant rien à faire de plus important. Mais conſiderez bien, je vous prie, ces bagatelles & ces niaiſeries. Combien de fruit & d'vtilité trouverez-vous renfermez ſous leur écorce? Les choſes ne ſont pas toûjours telles qu'elles paroiſſent: Pluſieurs ſe laiſſent tromper par la premiere apparence. Il y en a tres-peu qui reconnoiſſent en ce genre d'écrire, ce que l'art & l'adreſſe de l'Autheur a caché, & comme envelopé dans les replis de ces Fables. Et afin qu'il ne ſemble pas que j'aye dit cecy vainement, je m'en vais vous raconter la Fable de la Belette & des Souris.

La Belette & les Souris.



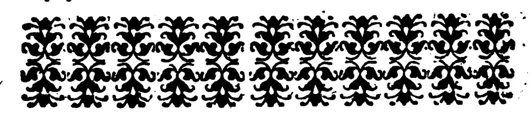
FABLE I.

C'est en vain qu'on tend des pieges à un homme habile.

VNe Belette ne pouvant plus atteindre à la course des Souris, à cause de la foiblesse que son âge & sa vieillesse luy

avoient causée: Elle se couvrit toute de farine; & s'en alla s'estendre tout de son long comme vne piece de chair en vn lieu sombre & obscur. Vne Souris la voyant, & pensant que ce fust quelque chose de bon à manger, se jetta sur elle, & la Belette la prenant la tua. Il en vint encore vne seconde, puis vne troisiéme, qui perirent toutes de la mesme sorte. Quelques autres ayant esté prises en suitte, il en vint enfin vne vieille toute ratatinée, qui s'estoit sauvée souvent des pieges & des souricieres. Et découvrant de loin les embusches de cet ennemy fin & subtil: Puisses-tu te porter aussi bien, dit-elle, comme tu es veritablement de la farine.





Le Renard & le Raisin.

Fable II.

Le glorieux méprise ce qu'il ne peut avoir.

VN Renard pressé par la faim, taschoit d'atteindre en sautant de toute sa force à vne grappe de raisin, qui estoit sur vne vigne fort haute. Et ne luy estant pas possible de l'avoir, il dit en s'en allant: Il n'est pas encore meur, & je ne le veux pas manger verd.

Que ceux-là s'appliquent cet exemple, qui rabaissent par leurs paroles ce qu'ils ne sont pas capables de faire.

Le Cheval & le Sanglier.

FABLE III.

Le Vindicatif trouve sa misere dans sa vengeance.

LE Sanglier s'estant roulé dans vn gué où le Cheval avoit accoustumé d'aller boire, & ayant troublé l'eau, il s'excita vne querelle entr'eux. Le Cheval estant en colere contre cette beste sauvage, implora le secours de l'homme, & le portant sur son dos, revint trouver son ennemy, ravi de joye. L'homme qui estoit ainsi monté sur luy, ayant tué le Sanglier, luy parla, à ce qu'õ dit, de cette sorte: Ie me réjoüis de t'avoir secouru, comme tu m'en

avois prié. Car outre la priſe que j'ay faite, j'ay reconnu combien tu me pouvois eſtre vtile. Et ainſi il le contraignit de ſouffrir le frein malgré qu'il en euſt. Alors le Cheval eſtant tout triſte, dit ces paroles : Inſenſé que je ſuis, recherchant de me venger pour vne choſe de neant, je ſuis tombé dans vne dure ſervitude.

Cette Fable doit apprendre aux perſonnes coleres à ſouffrir plûtoſt qu'on les offenſe impunément, que s'aſſujettir elles-meſmes à la domination des autres.



Testament interpreté par Esope.



FABLE IV.

Il ne faut pas compter les hommes, mais les peser.

VN jour vn homme mourant laissa trois filles : L'vne estoit

belle, & dressoit des pieges à ceux qui la voyoient par ses regards, qui n'estoient pas assez modestes: L'autre estoit bonne ménagere, passant sa vie aux champs, & à filer: La troisiéme estoit fort laide, & adonnée au vin. Ce bon homme fit leur mere son heritiere, mais à condition qu'elle distribuëroit son bien également à ses trois filles, en telle sorte neantmoins qu'elles ne le possederoient point, & qu'elles n'en joüiroient point, & qu'aussi-tost qu'elles cesseroient d'avoir ce qu'elles avoient receu, elles donneroient cent sesterces à leur mere. Aussi tost le bruit de ce testament remplit toute la ville d'Athenes. La mere va consulter avec grand soin les Iurisconsultes: mais personne ne peut accorder comment il se peut faire qu'elles ne possedent point ce qui leur aura esté donné, & qu'elles n'en retirent point les fruits, & s'il est vray qu'elles n'en jouyssent

point, comment elles pourront en suite donner de l'argent à leur mere. Ainsi vn long espace de temps s'étãt passé dans ces doutes, & personne n'ayant pû comprendre le sens de ce Testament, la mere laissant ce qui estoit de droit & de l'ordonnance du mort, se contenta d'agir en cela de bonne foy. Elle met pour la part de celle qui estoit débauchée, tous les habits, tout ce qui sert à parer les femmes, des bains tout d'argent, des Eunuques delicats & effeminez. Elle destine à celle qui s'occupoit à filer, les terres, le bestial, la maison des champs, les valets pour trauailler aux champs, les troupeaux de bœufs, les chevaux, les asnes, & tout ce qui regarde le ménage de la campagne. Et elle reserve pour celle qui aimoit le vin, vn cellier plein de vin vieil, vne maison fort jolie, & de beaux jardins. Ayant donc resolu de leur distribuer de la sorte le bien du pe-

re ; & le peuple qui les connoissoit approuvant ce partage, Esope parut tout d'vn coup au milieu de l'assemblée, & commença à s'écrier : Ha ! quelle douleur seroit-ce au pere de ces filles, s'il luy restoit encore quelque sentiment apres sa mort, voir que les Atheniens n'auroient pû comprendre sa derniere volonté ! Et comme on l'eut prié de dire son avis sur ce Testament, il découvrit ainsi ce qui avoit trompé tout le monde: Donnez, dit-il, la maison, les meubles, avec les beaux jardins ; & le vin vieil à celle qui s'occupe à filer, & qui aime à vivre aux champs : Donnez les habits, les perles, les valets, & tout le reste de cette nature, à celle qui ayme les festins & la bonne chere : & donnez à celle qui est débauchée les champs, les vignes, & les troupeaux avec les Bergers. Nulle ne pourra souffrir de se voir posseder des choses entierement esloi-

gnées de son humeur. Celle qui est laide & qui ayme à boire, vendra tous ses ornemens precieux, pour avoir du vin: La débauchée vendra toutes ses terres pour acheter dequoy se parer: Celle qui s'occupe à filer & qui ayme les troupeaux, se défera à quelque prix que ce soit de cette maison de delices. Et en cette sorte nul ne possedera ce qui luy aura esté donné; & de ce qu'elles auront receu de la vente de leur bien, elles payeront à la mere la somme portée par le Testament. Ainsi vn seul homme trouva par la subtilité de son esprit, ce que tant d'autres moins habiles n'avoient pû découvrir.

La posterité apprendra qu'vn seul homme a souvent plus de lumiere que tout vn peuple.



Combat des Belettes & des Souris.

FABLE V.

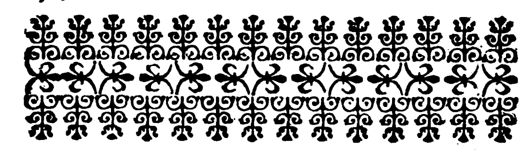
Les hautes montagnes sont les plus exposées à la foudre.

LEs Souris ayant esté défaites vn jour par l'armée des Belettes, s'enfuirent toutes épouvantées vers leurs petits trous, dans lesquelles se retirans avec grande peine, elles éviterent neantmoins la mort qui les menaçoit. Mais leurs Capitaines qui avoient attaché des cornes sur leurs testes, afin que leurs soldats eussent comme vne espece d'enseigne, qu'ils pussent voir & suivre dans le combat, se trouverent arrestez à l'entrée de leurs trous, & furent pris par les

ennemis. Et le vainqueur les immolant à sa faim, & à la cruauté de ses dents avides, les engloutit en la vaste estenduë de son ventre, comme dans vn gouffre.

Ainsi lors que quelque accident funeste tombe sur vn pays, les Grands & les Princes sont d'ordinaire exposez au peril ; mais le simple peuple se sauve aisément, & est à couvert par sa petitesse mesme.





Phedre contre les Censeurs de son Livre.

FABLE VI.

Les sots ne trouvent rien de bien que ce qu'ils font eux-mesmes.

TOy qui examines mes écrits avec tant de raffinement & de pointillerie, & qui dédaignes de lire cette sorte de contes divertissans, ne quitte pas si-tost la lecture de ce petit Livre, & donne-toy encore vn peu de patience, tandis que je m'efforce de satisfaire à la severité de ton humeur, en faisant joüer à Eso-

pe vn perſonnage plus grave & plus ſerieux.

Pleuſt aux Dieux que la hache de Theſſalie n'euſt jamais coupé les hauts Pins ſur les coſtaux de la foreſt de Pelée. Et que le ſubtil Argus voulant tracer ſur les eaux vne route audaucieuſe, & expoſée aux perils d'vne mort viſible, n'euſt point formé vn navire par l'art & l'adreſſe de Pallas. Ce navire, dis-je, lequel ouvrant le premier l'entrée de la mer, qui juſques alors eſtoit demeurée inacceſſible, a eſté ſi funeſte aux Grecs & aux Barbares. Car en ſuite de cette entrepriſe, la ſuperbe maiſon d'Aëtas a eſté remplie de ſang & de deüil, & le Royaume de Pelias a eſté ruiné entierement par le crime de Medée, qui déguiſant par pluſieurs artifices ſon eſprit cruel & impitoyable, déchirant en pluſieurs morceaux les membres de ſon frere, pour favoriſer ſa fuite hors de

son pays, & porta les filles de Pelias à soüiller leurs mains dans le sang de leur propre pere.

Que vous semble de ce recit? Vous me direz, sans doute, qu'il est impertinent, & estably sur vne fausseté touchant ce premier vaisseau; parce que long-temps avant les Argonautes, Minos avoit dompté la violence de la mer Egée en la couvrant d'vne grande flotte, & avoit vangé la mort de son fils par vne punition aussi juste qu'exemplaire.

Comment donc puis-je faire pour vous contenter, vous qui faites tant le severe & le Caton, si vous ne goûtez ny les petits contes d'Esope, ny les grandes Fables des Poëtes? C'est pourquoy je vous conseille de ne point inquieter les Muses & les gens sçavans, de peur qu'ils ne vous donnent plus de peine que vous ne leur en sçauriez faire.

I'ay dit cecy pour ces petits esprits, qui font les rencheris & les dégouſtez, & qui pour paroiſtre habiles & judicieux, trouvent à redire dans le Ciel meſme.



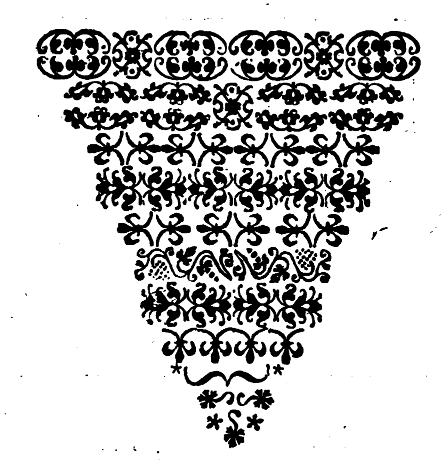
La Vipere & la Lime.

FABLE VII.

Les mauuaiſes langues en rencontrent de plus mauuaiſes qu'elles.

VNe Vipere eſtant venuë dans la boutique d'vn Serrurier, & voulant voir ſi elle n'y trouueroit rien à manger, ſe mit à mordre vne Lime qu'elle rencontra. Mais elle, luy reſiſtant par ſa dureté naturelle, luy dit ces paroles : Inſenſée que tu es, comment pretends-tu de me bleſſer avec tes dents, moy qui ay accouſtumé de mordre & de ronger le fer meſme ?

Celuy qui veut mordre & déchirer un autre, qui sçait encore mieux mordre & déchirer que luy, se verra dépeint dans cette Fable.



Le Renard & le Bouc.



FABLE VIII.

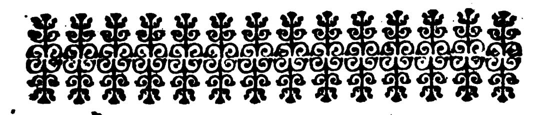
Les méchans fuyent le peril en y jettant les autres.

VN Renard eſtant tombé dans vn puits ſans y penſer, & n'en pouvant

pouvant plus sortir à cause que le bord estoit trop haut: vn Bouc pressé de la soif vint au mesme lieu, & luy demanda s'il y avoit beaucoup d'eau, & si elle estoit bonne. Alors le Renard luy dressant vn piege, luy dit: Descend, cher amy; l'eau est si bonne que je suis ravy d'en boire, & ne m'en puis saouler. Le Bouc se jetta aussi-tost en bas, & le Renard montant sur ses grandes cornes, se retira hors du puits, & laissa le Bouc enfermé au fond de cette eau.

Lors que l'homme est tombé dans quelque grand peril, il tâche pour se tirer du mal qui le menace d'y jetter les autres.





La Besace.

FABLE IX.

Chacun a ses defauts, mais nous ne faisons attention qu'à ceux des autres.

IVpiter nous a mis vne Besace sur l'épaule, & a remply le costé de derriere de nos propres defauts, & celuy de devant des defauts des au-autres. Ainsi nous ne pouvons voir nous-mesmes nos propres fautes, au lieu que les autres n'ont pas plûtost manqué en la moindre chose, que nous les censurons severement.



Le Voleur pillant vn Autel.

FABLE X.

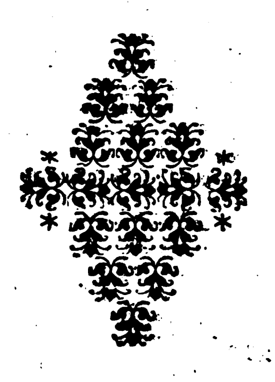
Tost ou tard les méchans sont punis.

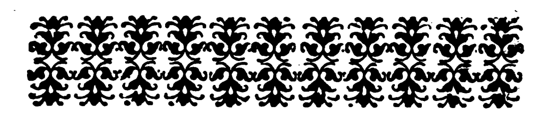
VN Voleur ayant allumé sa lampe à l'Autel de Iupiter, le pilla à la lueur de sa propre lumiere ; & s'en retournant chargé du butin qu'il avoit acquis par son sacrilege, & cette voix sortit tout d'vn coup de ce lieu saint & religieux : Encore que ces dons m'ayant esté offerts par des méchans, je les eusse en horreur, & qu'ainsi je ne me mette point en peine de les voir emporter par ton larcin : neantmoins, impie que

tu es; ton crime ſera puny par la perte de ta vie, lors que le jour deſtiné à ton ſupplice ſera venu. Mais de peur que le feu qui brûle ſur nos Autels, & dont la pieté reſpectueuſe des hommes honore la grandeur des Dieux, ne ſerve deſormais à éclairer les crimes : je veux qu'il ſoit défendu de prendre jamais de lumiere au feu qui m'eſt conſacré. Ainſi il n'eſt pas permis aujourd'huy d'allumer vne lampe au feu qui brûle en l'honneur des Dieux, ny d'allumer meſme ce feu ſacré à vne lampe.

Il n'y a que celuy qui a inventé ce recit qui puiſſe expliquer combien d'inſtructions vtiles y ſont renfermées. Il nous marque premierement, que ſouvent ceux que nous avons nourris & entretenus nous-meſmes, nous deviennent les plus ennemis & les plus contraires. Il nous montre en ſecond lieu, que la punition des crimes n'arrive

pas par la colere des Dieux ; mais selon l'ordre & au temps prescrit par les destinées. Et enfin, il apprend aux bons à ne se joindre jamais avec les méchans dans l'usage & dans le commerce de la moindre chose.





Hercule & Plute.

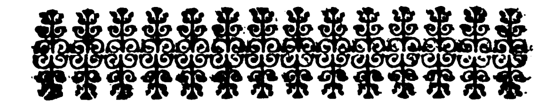
FABLE XI.

L'or est l'appas des crimes.

HErcule ayant esté receu dans le Ciel à cause de sa vertu, & ayant salüé tous les Dieux qui venoient se réjouyr avec luy : Plute, qui est le fils de la Fortune, estant venu aussi le trouver, il destourna ses yeux pour ne le point voir. Son pere Iupiter luy en ayant demandé la cause: Ie hay ce Dieu, luy dit-il, parce qu'il est amy des méchans, & qu'il corrompt tous les esprits par l'esperance du gain qu'il leur offre.

Vn homme de cœur haït les richesſes avec beaucoup de raiſon, parce que les grands biens dérobent ſouvent la gloire veritable, qui n'eſt deuë qu'à la vertu.





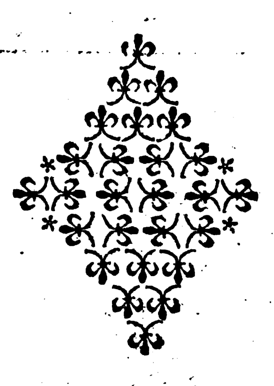
Le Lion Roy.

FABLE XII.

LE Lion s'estant fait Roy des bestes sauvages, & voulant s'acquerir la reputation d'estre juste & equitable, changea son ancienne coustume

couſtume, & ſe contentant de fort peu de choſe pour ſa nourriture, vivoit parmy elles en leur rendant la juſtice avec vne pureté inviolable & incorruptible.

Il n'y a rien de plus vtile à l'homme que de parler avec verité & ſans déguiſement. C'eſt vne maxime qui eſt receuë ſans peine de tout le monde; mais on abuſe d'ordinaire de la ſincerité des perſonnes pour les perdre.



Les Chevres & les Boucs.



FABLE XIII.

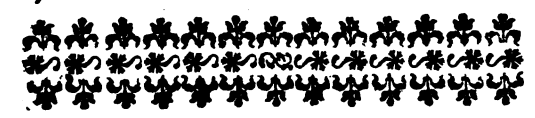
Ce n'est pas l'exterieur, mais la vertu qui rend les personnes semblables.

LES Chevres ayant obtenu de Iupiter qu'elles auroient de la barbe, les Boucs commencerent à

s'affliger, & à se mettre en colere de ce que celles qui leur estoient inferieures dans le sexe, leur devenoient égales dans l'honneur qui leur estoit propre. Mais Iupiter leur répondit: Laissez-les joüir de cette vaine gloire, & se parer d'vn ornement qui vous est deû, pourveu que vous demeuriez toûjours élevez au dessus d'elles par la force & par le courage.

Apprend par cette Fable à souffrir, que ceux-là te soient semblables dans l'apparence exterieure, qui te sont inferieurs dans la vertu.





Le Pilote & les Matelots.

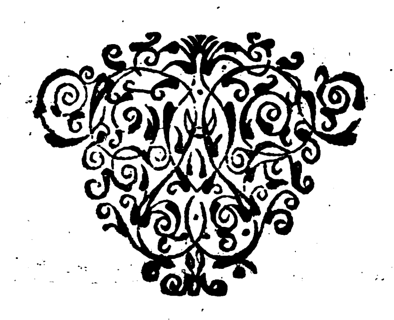
FABLE XIV.

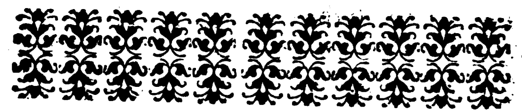
Crains dans les biens, eſpere dans les maux.

VN Navire eſtant agité par vne tempeſte violente, & ceux qui eſtoient dedans eſtant déja dans les pleurs & dans l'apprehenſion de la mort, le temps ſe changea en vn moment, & devint calme & ſerain. Ainſi le vaiſſeau hors de peril commença à faire voile avec bon vent, & les Matelots à s'emporter d'vn excés de joye. Mais le Pilote eſtant devenu ſage par le danger, leur dit ces paroles. Il faut ſe réjoüir avec moderation, & ſe plaindre ſans ex-

cés : parce que toute la vie n'est qu'vn mélange & vne vicissitude continuelle de douleur & de joye.

Quelqu'vn se plaignant de son infortune, Esope inventa cette Fable pour le consoler.





Les Ambaſſadeurs des Chiens.



FABLE XV.

Par trop de honte on bleſſe le reſpect.

LEs Chiens envoyerent vn jour des Ambaſſadeurs à Iupiter, pour le ſupplier de rendre leur con-

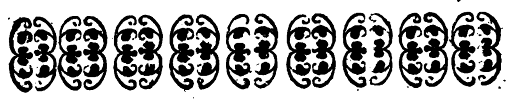
dition & leur vie plus heureuſe, & les dégager du mauvais traitement que les hommes leur faiſoient en ne leur donnant que du pain de ſon, & les reduiſant à ſe raſſaſier dans leur faim extrême des choſes ſales & puantes. Les Ambaſſadeurs eſtant partis ne firent pas grande diligence s'amuſant durant le chemin à flairer des ordures, pour y trouver dequoy manger. Eſtant citez enſuite devant Iupiter, ils ne comparoiſſent point. Enfin, Mercure les ayant trouvez à grand' peine, les emmena devant luy tout troublez, & tout décontenancez. Alors voyant le viſage & la majeſté éclatante de Iupiter, ils furent ſaiſis d'vne telle frayeur, qu'ils parfumerent tout ſon Palais d'vn muſc bien different de l'ordinaire. D'où ayant eſté chaſſez à grands coups de baſtons, & eſtant ſortis dehors, Iupiter neantmoins défendit qu'on les renvoyaſt. Cependant les

autres Chiens s'estonnant de voir que leurs Ambassadeurs ne revenoient point, creurent qu'ils avoient fait quelque chose qui n'estoit pas honneste. Et ayant laissé passer quelque temps, ils commandent qu'on en depute d'autres à leur place. Mais ayant appris par le bruit qui couroit ce qui estoit arrivé à leurs premiers Ambassadeurs, & craignant que la mesme chose n'arrivast encore aux seconds, ils leur emplirent le derriere de beaucoup de parfums. En suitte on leur donne leurs ordres, on les envoye à leur Ambassade. Ils se rendent promptement à la Cour, demandent audiance, & l'obtiennent aussi-tost. Alors le Pere & le plus grand des Dieux s'estant assis sur son thrône, remua la foudre qu'il tenoit en sa main. Tout tremble à ce bruit, & l'éclat soudain de ce tonnerre saisit tellement ces pauvres Chiens, qu'ils commencerent à

répandre vn parfum naturel meslé avec cet artificiel dont on les avoit garnis. Tout le monde crie aussi-tost, qu'il falloit vanger cette injure qu'ils avoient faite à vn si grand Dieu. Mais Iupiter avant que de les punir parla de la sorte: Ce n'est pas agir en Roy, que de ne pas renvoyer des Ambassadeurs. Et il n'est pas difficile d'imposer à cette faute la peine qu'elle a meritée. Ie ne deffends pas qu'on les renvoye : mais je veux qu'ils soient punis par la faim, afin qu'ils apprennent vne autrefois à retenir leur ventre. Voila la recompense que vous remporterez de moy, au lieu du jugement que vous m'étiez venus demander. Mais ceux qui vous ont deputé vers moy, vous qui estes si indiscrets & si impertinens, seront exposez à jamais aux injures & aux outrages des hommes. Ainsi les Chiens qui sont descendus de ces premiers, attendent encore

aujourd'huy leurs deputez. Et c'eſt pour cette raiſon, que lors qu'il en vient quelqu'vn qu'ils n'ont pas encore veu, ils luy flairent au derriere, pour voir s'il n'eſt point de ces Ambaſſadeurs parfumez.





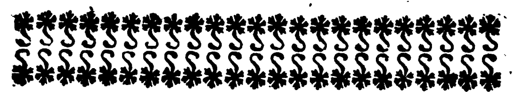
L'Homme & la Couleuvre.

FABLE XVI.

Qui oblige vn méchant le rend pire.

VN homme ayant trouvé vne Couleuvre qui estoit toute roide & presque morte de froid, la leva de terre, & la mit dans son sein pour la réchauffer par vne compassion cruelle envers luy mesme. Car ayant repris ses forces, elle le tua aussi-tost. Vne autre Couleuvre luy ayant demandé, pourquoy elle avoit commis ce crime, elle luy répondit: C'est afin que les hommes apprennent à n'assister jamais les méchans.

Celuy qui assiste les méchans, s'en repentira quelque jour.



Le Renard & le Dragon.

FABLE XVII.

L'Avare n'eſt que le gardien, & non pas le maiſtre de ſon argent.

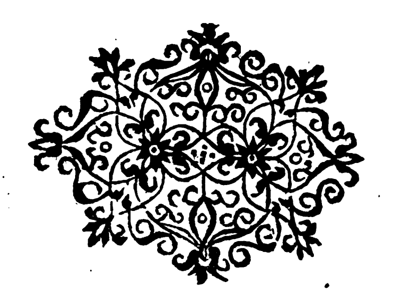
VN Renard travaillant à ſa taniere, comme il creuſoit la

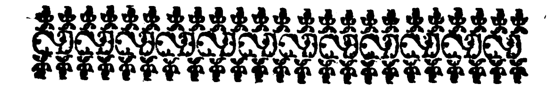
terre, & se faisoit divers trous en perçant toûjours de plus en plus, vint enfin jusques à la caverne profonde d'vn Dragon qui gardoit en ce lieu des tresors cachez, & l'ayant apperceu, il luy dit: Ie te supplie premierement de me pardonner mon indiscretion & mon imprudence: & apres si tu reconnois bien toymesme, combien l'argent convient peu à la vie que je mene, je te prie de ne trouver pas mauvais, si je te demande, quel fruit tu retires d'vn si grand travail, & quelle peut estre la recompense qui t'oblige à te priver ainsi du sommeil, & à passer tes jours dans l'horreur de la nuit & des tenebres. Ie n'en ay nulle, dit-il: mais Iupiter le plus grand des Dieux m'a dôné cette charge. Tu ne prens dôc rien pour toy de tous ces tresors, & tu n'en fais part à personne? Non, puis qu'il a plû ainsi aux destins. Ie te prie, luy répond le Renard, de ne trouver pas

mauvais si je te dis cette parole avec liberté : Celuy qui te ressemble est né sans doute dans la colere des Dieux.

Puis que tu dois t'en aller en peu de temps où sont allez tous les hommes avant toy : pourquoy par vn estrange aveuglement d'esprit es-tu ingenieux à te géner, & à te tourmenter toy-mesme ? O Avare, c'est à toy que je parle : à toy, dis-je, qui es la joye de tes heritiers : qui envies l'encens aux Dieux, & à toy-mesme ta propre nourriture : qui devient triste & melancholique lors que tu entends le son harmonieux d'vn luth : qui t'affliges de la réjoüissance qu'apportent les autres instrumens de musique, & à qui le prix des viandes les plus necessaires tire des soûpirs & des gemissemens du cœur. Qui pour augmenter ton bien solà sol, irrites le Ciel par tes parjures honteux : Qui as soin de retrancher toute la dé-

pense qui se doit faire pour te rendre les derniers devoirs, de peur que la Deesse qui preside aux funerailles, ne gagne quelque chose du tien.





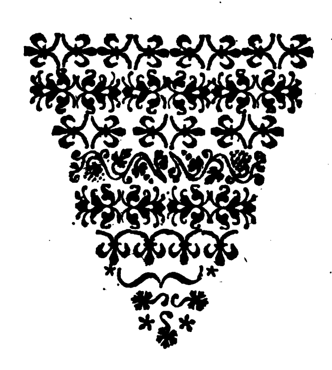
Phedre sur ses Fables.

XVIII.

Il y a de l'honneur à achever parfaitement ce qu'vn autre a commencé.

QVoy que l'envie puisse dissimuler, je voy fort bien le jugement qu'elle sera obligée de porter de cet ouvrage. Tout ce qu'elle croira digne de quelque estime, elle publiera qu'il est d'Esope seul ; & si elle y trouve quelque chose qui luy déplaise, elle soûtiendra & fera gageure, que c'est moy qui l'ay inventé. Pour la repousser presentement, je me contenteray de luy dire cette parole : Soit que ces Fables soient dignes

dignes de mépris ou de loüange, c'est Esope qui les a inventées, & c'est moy qui leur ay donné leur beauté & leur perfection. Mais poursuivons nostre dessein, comme nous avons fait jusques à cette heure.





Naufrage de Simonide.

XIX.

Les vrayes richesses ne se perdent point.

SImonide qui a fait de si beaux vers, voulant trouver quelque soulagement dans sa pauvreté, se mit à voyager par les plus celebres villes de l'Asie, chantant les loüanges de ceux qui avoienr remporté le prix aux jeux, & recevant la recompense de son travail. S'estant enrichy de cette sorte, il voulut retourner par mer en l'Isle de Cée, que l'on tient avoir esté son païs. Il s'embarqua sur vn vaisseau, qu'vne horrible tempeste, avec ce qu'il estoit

déja vieil & vsé, brisa au milieu de de la mer : Les vns ramassent leur argent, les autres se garnissent de ce qu'ils avoient de plus precieux, afin qu'il leur restast quelque chose pour vivre. Vn de la troupe s'appercevant que Simonide n'emportoit rien, luy dit : Hé comment, vous ne prenez rien de ce qui est à vous? Tout ce qui est à moy, luy répondit-il, est avec moy. En suitte peu se sauverent, la plusspart s'estant perdus pour s'estre trop chargez, & encore des voleurs estant survenus en mesme temps leur prirent tout ce qu'ils avoient emporté, & les laisserent tous nuds. Et parce que l'ancienne ville de Clazoméne se trouva là auprés, ces pauvres mal-heureux s'y retirerent aprés leur naufrage. Il arriva qu'en ce mesme lieu il y avoit vne personne qui aimant l'estude & les belles lettres, & ayant leu souvent les vers de Simonide, estoit de-

venu vn de ses grands admirateurs sans l'avoir jamais veu. De sorte que l'ayant reconnu par ses discours & par son entretien, il fut ravy de le recevoir chez soy, & luy donna avec vne liberalité extraordinaire des habits, de l'argent, & des serviteurs. Cependant les autres portant vn tableau où estoit representé leur naufrage, alloient par les ruës demandant leur vie. Et Simonide les ayant rencontrez par hazard, leur parla de la sorte: Ie vous avois bien dit, que tout ce qui estoit à moy estoit avec moy. Et vous voyez qu'il ne vous est rien demeuré de tout ce que vous aviez emporté avec vous.

Vn homme sçavant a toûjours une source de richesses dans soy-mesme.



La Montagne accouchant.



FABLE XX.

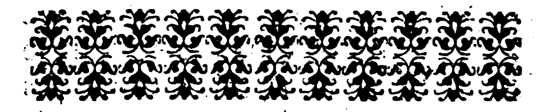
Promets peu, & fait beaucoup.

VN jour vne Montagne ressentoit les douleurs de l'accouchement, & jettoit des cris épouventables. Toute la terre estoit dans vne

attente extraordinaire : mais elle n'enfanta qu'vne Souris.

Cette Fable te regarde, toy qui menaçant de faire de grandes choses, n'as que des paroles sans aucun effet.





La Fourmy & la Mouche.

FABLE XXI.

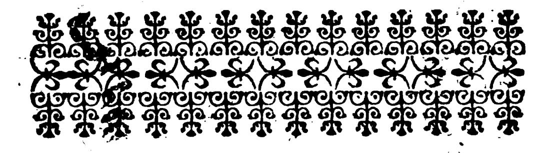
La vraye gloire obscurcit la fausse.

LA Fourmy & la Mouche disputoient avec grande chaleur qui estoit la plus excellente. La Mouche commença la premiere à se relever de la sorte : Te peux-tu comparer avec les advantages qui se trouvent en moy ? Lors que l'on fait des sacrifices aux Dieux, c'est moy qui goûte la premiere des entrailles qui leur sont offertes. Ie me tiens au milieu des Autels : Ie me promene par tout dans tous les Temples. Lors qu'il me plaist, je m'en vay me placer sur la teste mesme des Rois. Ie

prends vn baiser chaste sur le visage des plus grandes Dames : Enfin, je ne travaille point, & je ne laisse pas de joüir des meilleures choses. Qu'y a-t'il de semblable en toute ta vie, toy qui es toute rustique & toute sauvage ? A quoy la Fourmy répondit : Certes c'est vn grand honneur que de vivre dans les Temples des Dieux : mais cet honneur n'est que pour celuy qu'on y invite, & non pas pour celuy qui n'y est qu'avec la haine de tout le monde. Tu nous parles icy de la familiarité que tu as avec les Rois, & de ce que tu approches les personnes les plus illustres : & cependant lors que j'ay soin d'amasser des grains de bled pour passer mon Hyver, je te voy le long d'vne muraille, qui te nourris d'ordure & de puanteur. Tu es souvent parmy les Autels : mais on te chasse par tout où l'on te trouve. Tu ne te mets point en peine de travailler : aussi

aussi ne trouves-tu rien, lors que tu as besoin de quelque chose. Tu te vantes, insolente que tu es, de ce que tu devrois couvrir par le voile de la honte. Tu me viens insulter durant l'Esté: mais si-tost que l'Hyver est venu, tu ne dit plus mot. Lors que le froid extrême te saisit jusques à te faire mourir, je demeure dans ma maison en seureté, dans l'abondance de tout ce qui m'est necessaire. Cela suffit si ie ne me trompe, pour rabatre ta presomption & ton orgueil.

Cette Fable nous apprend à discerner deux sortes de personnes: dont les uns se relevent eux-mesmes par de fausses loüanges, & les autres possedent une gloire veritable, establie sur la solidité de leur vertu.



Simonide preserué par les Dieux.

FABLE XXII.

Dieu recompense ceux qui l'honorent.

I'Ay fait voir auparavant le grand pouvoir que les lettres & les sciences ont parmy les hommes. Ie m'en vais representer maintenant combien les Dieux mesmes les ont honorées.

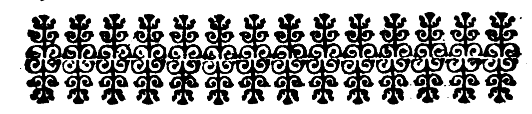
Le Poëte Simonide, qui est le mesme dont nous avons parlé auparavant, s'estant accordé avec vne Athlete qui avoit remporté le prix de faire des vers à sa loüange pour

vne certaine recompense qu'il luy devoit donner, se retira en particulier pour les faire. Et voyant que la bassesse d'vn si petit sujet retenoit dans la gesne & dans la contrainte l'impetuosité de son esprit, il se servit d'vne licence selon la coustume des Poëtes. Il fit entrer dans sa composition les deux astres fils de Lede, pour relever cet homme par l'authorité des Dieux, compagnons du mesme exercice, & de la mesme gloire. L'Athlete témoigna estimer ces vers, mais il ne luy donna que la troisiéme partie de ce qu'il luy avoit promis. Et Simonide luy demandant le reste : Ceux-là, dit-il, vous le donneront, pour qui vous avez composé les deux parts de cet Eloge. Mais afin que je ne vous laisse pas aller mécontent, je vous supplie de me faire l'honneur de venir aujourd'huy souper avec moy: car je veux inviter tous mes parens,

au nombre desquels je vous mets. Luy se voyant trompé de la sorte, & estant fâché de l'injure qu'il avoit receuë : neantmoins pour ne perdre pas entierement l'amitié de cet homme, en rompant tout à fait avec luy, il luy promit de s'y trouver. Il vient à l'heure donnée, & se met à table avec les autres. Le festin estoit magnifique : on ne parloit que de boire ; tout y estoit preparé avec grand soin ; & on n'entendoit que des cris de joye dans toute la maison. Lors que tout d'vn coup deux jeunes hommes couverts de poussiere, & ayant tout le corps trempé de sueur, paroissant à leur visage plus que des hommes, dirent au premier des valets qu'ils rencontrerent, qu'il appellast Simonide, & qu'il luy estoit important de les venir trouver tout presentement. Ce valet tout troublé s'en va à grand' haste, & fait venir Simonide, lequel

ayant à peine le pied hors de la chambre, le plancher tombant tout d'vn coup, accabla de ses ruines tous les autres conviez, & on ne trouva point ces jeunes hommes à la porte. Tout le monde donc ayant sceu comme cette affaire s'estoit passée, reconnût visiblement que ces Dieux estoient venus sauver la vie à ce Poëte, pour le recompenser des loüanges qu'il leur avoit données.





Epilogue à Eutiche.

XXIII.

IL me reste encore des Fables sur lesquelles je pourrois travailler: mais je les laisse à dessein. Premierement, afin de ne vous estre pas trop importun dans cette grande multitude d'affaires qui vous lient, & qui vous environnent de toutes parts. Et secondement, afin que s'il arrivoit que quelqu'vn voulust traitter les mesmes choses, il luy restast encore des sujets sur lesquels il pust s'exercer: Quoy qu il soit vray que cette matiere so r riche & si abondante, que l'ou rier manque plustost à l'ouvrage, que l'ouvrage à l ouvrier. Ie vous supplie de rendre à la breveté dont j'ay vsé dans ces Fables, la recompense que vous m'avez promise. Faites voir par les effets la sincerité de vos paroles. Car ma vie s'approche tous les jours de la mort, &

j'auray dautant moins de part à vos presens, que le delay prendra davantage du temps qui me reste à vivre. Si vous me faites ce bien de bonne heure, l'vsage en sera plus long, & l'ayant receu plustost, j'en joüiray plus de temps. Tandis qu'il me reste encore quelques années de cette vie languissante, il y a lieu de me donner ce secours. Il viendra vn jour auquel estant accablé de vieillesse, ce sera en vain que vôtre bonté s'efforcera de m'assister, lors que vos bien-faits me seront devenus inutils, & que la mort prochaine redemandera le tribut qui luy est deu. Prenez pour vne impertinence la priere que je vous fais, estant si porté de vous-mesmes à m'accorder le bien que je vous demande. Souvent les coupables advoüant leurs fautes ont obtenu pardon; combien est-il plus juste d'absoudre les innocens? C'est à vous à agir le premier en cette rencontre. Les autres agiront apres & chacun en suite à son tour y prendra la part qui luy est deuë. Iugez en cette affaire ce que vostre équité & vôtre conscience demandent de vous; & faites que je sois obligé de vous remercier de ce iugement. Ie voy bien que i'ay passé les bornes que ie m'estois prescrites: mais il est

difficile d'arrester vn esprit, qui sentant dans soy-mesme combien il est innocent & irreprochable, se voit neantmoins attaqué par les outrages, & par l'insolence des méchans. Vous me demanderez peut-estre qui ils sont : mais le temps les fera connoître. Car tant que i'auray l'esprit sain, il me souviendra toûiours d'vne sentence que i'ay apprise autrefois estant encore enfant. Il est dangereux à vn homme du peuple de murmurer, & de se plaindre publiquement.

Fin du quatriéme Livre.



LES FABLES
DE
PHÈDRE
AFFRANCHY
D'AVGVSTE.

LIVRE CINQVIEME.

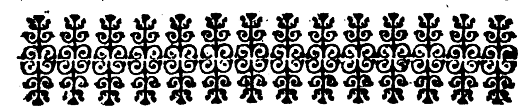


PREFACE A PARTICVLON.

AYANT resolu de terminer cet ouvrage pour laisser aux autres assez de matiere sur laquelle ils pûssent travailler, i ay condamné depuis en moy-mesme ce dessein. Car quand bien il se trouveroit quelqu'vn qui voulust écrire sur le mesme suiet: Comment pourroit-il deviner ce que ie n'aurois pas traité, pour luy donner lieu d'acquerir de la reputation; puisque chaque esprit a des pensées qui luy sont propres, & vn air tout particulier? Ce n'est donc pas vne legereté, mais vne raison solide qui me fait reprendre la plume. C'est pourquoy, mon cher Particulon, puisque vous aimez ces Fables, (que j'appelle plûtost des Fables d'Esope, estant certain que luy m'en ayant seulement découvert quelques-vnes, i en ay inventé de moy-mesme

beaucoup d'autres, comme ayant suivy vn ancien genre d'écrire, mais l'ayant traité avec des choses toutes nouvelles) tandis que vous lirez à vostre loisir mon quatriéme Livre, si mes envieux veulent censurer malicieusement celuy-cy, ie me mettray fort peu en peine, qu'ils le censurent, pourveu qu'ils n'en puissent faire autant. Ce m'est vne assez grande gloire, de ce que vous & ceux qui vous ressemblent, ne dédaignez pas de vous servir de quelques-vnes de mes paroles dans vos écrits, & que vous me iugez digne de vivre à iamais dans la memoire des hommes. Car ie ne desire l'approbation & les applaudissemens que des personnes sçavantes & iudicieuses.





Demetrie & Menandre.

FABLE I.

Vn homme d'esprit est estimé de tout le monde.

SI j'entremesle en quelque lieu de ces écrits le nom d'Esope, auquel

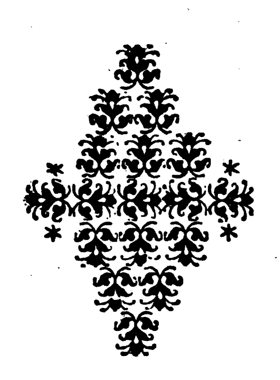
il y a long-temps que j'ay rendu tout ce que je devois ! Sçache, mon cher Lecteur, que ce n'eſt que pour avoir plus d'autorité; comme nous voyons aujourd'huy que quelques ouvriers augmentent l'eſtime & le prix de leurs ouvrages, en mettant le nom de Praxitele ſur les nouvelles ſtatuës de marbre qu'ils ont faites, & le nom de Myron ſur l'argent qu'ils ont mis en œuvre. Car l'envie qui ſe plaiſt à médire & à mordre, favoriſe toûjours davantages les vertus anciennes que les preſentes.

Mais je m'en vay conter vne Fable, qui confirmera cecy.

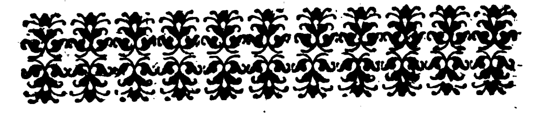
Demetrie, qui a eſté appellé Phalerée, ayant vſurpé injuſtement la tyrannie dans Athenes, tout le peuple couroit en foule, & à l'envy l'vn de l'autre pour le ſalüer, comme c'eſt la couſtume du peuple. Les premiers de la ville témoignoient publiquement ſe réjoüir de ſon

bon-heur, & baiſoient cette main qui les tenoit opprimez, déplorant dans le fond de leur cœur leur triſte infortune. Ceux meſmes qui menoient vne vie tranquille & retirée, craignant qu'il ne leur nuiſiſt d'avoir manqué à luy rendre leurs devoirs, venoient les derniers pour ſe preſenter devant luy: Entre leſquels Menandre celebre par ſes Comedies, que Demetrie avoit leuës ſans le connoiſtre, & y avoit admiré l'excellence de ſon eſprit, s'avançoit auſſi avec vne démarche languiſſante & effeminée, eſtant tout parfumé, & laiſſant traiſner negligemment ſa robe juſqu'en terre. Le Tyran l'ayant veu derriere les autres: Comment, dit-il, cet homme lâche & effeminé, oſe-t'il paroître devant moy? Et ceux qui eſtoient prés de luy ayant répondu que c'eſtoit le Poëte Menandre; luy

chageant tout d'vn coup de ſentiment, le prend par la main & luy fait de grandes careſſes.



FABLE



Les Voyageurs & le Voleur.

FABLE II.

Brave en paroles, & prest à fuir.

DEux hommes lestes, & n'ayant rien qui les chargeast, faisoient voyage ensemble. L'vn estoit lâche & l'autre courageux. Vn Voleur les rencontra, & leur mettant l'espée sous la gorge, leur demanda la bourse. Celuy qui auoit du cœur, se jettant tout d'vn coup sur luy, & repoussant la force par la force, luy porte vn coup mortel au depourveu & se tire de ce peril par sa resolution & par son courage. Le Voleur estant mort, son compagnon qui avoit témoigné tant de lâcheté courut aussi-

si-tost à luy : & mettant l'épée à la main, & jettant son manteau par terre : Laissez-le venir, dit-il, je luy apprendray bien à qui il s'addresse. Alors celuy qui s'estoit deffendu si genereusement, luy dit : Ie voudrois que presentement vous m'eussiez secondé au moins par ces paroles : j'eusse esté plus resolu, les croyant vrayes. Mais maintenant rengainez vos rodomontades aussi-bien que vostre espée, pour en pouvoir tromper d'autres qui ne vous connoistront pas. Car pour moy qui ay appris par experience avec quelle vistesse vous fuyez : je sçay qu'il ne faut pas trop se fier à vostre grand courage.

Cette Fable se peut appliquer à ceux qui faisant les hardis lors qu'il n'y a rien à craindre, sont tres-lâches dans le peril.

Le Chauve & la Mouche.

FABLE III.

Qui peche volontairement est indigne de tout pardon.

VNe Mouche ayant piqué la teste d'vn homme chauve, luy tâchant de la surprendre, se donna vn grand soufflet pour l'écraser. Mais la Mouche se mocquant de luy, dit: Si tu as voulu punir de mort la piqueure d'vne petite beste, comment te puniras-tu toy-mesme, qui au mal que tu t'es fait, as adjoûté encore l'affront d'vn soufflet? Cet homme luy répondit: Pour ce qui est de moy, je me reconcilie ai-

ſément avec moy-meſme, ſçachant que ſi ie me bleſſe, c'eſt ſans avoir deſſein de me bleſſer : Mais toy, qui tiens vn rang ſi mépriſable parmy les animaux, & qui nous importunant ſans ceſſe, prend plaiſir à boire le ſang des hommes, ie voudrois te pouvoir tuer à peine de me faire plus de mal que ie ne m'en ſuis fait.

Cette Fable nous montre, qu'on pardonne plus aiſément à vne perſonne qui tombe en quelque faute ſans y penſer, qu'à celuy qui ſe rend coupable volontairement : ce dernier eſtant ce me ſemble digne de toute ſorte de punition.





L'Homme & l'Asne.

Fable IV.

Heureux qui se fait sage aux dépens d'autruy.

VN homme ayant immolé vn Pourceau au Dieu Hercule, pour s'acquiter d'vn vœu qu'il luy avoit fait, s'il luy conservoit la vie, fit donner à son Asne le reste de l'orge du Pourceau. Mais l'Asne le reiettant, luy dit : Ie prendrois tres-volontiers ton orge, si ie ne considerois que celuy qui s'en est nourry vient d'estre égorgé.

La consideration de cette Fable m'ayant frappé l'esprit, j'ay toûjours

évité le gain, & les avantages qui nous mettent en danger. Que si vous me dites que ceux qui ont volé le bien des autres, en sont demeurez les maîtres: comptons, je vous prie, combien il y en a qui ayant esté surpris ont pery mal-heureusement; & vous trouverez que le nombre de ceux qui ont esté punis, est beaucoup plus grand. Car si l'audace & la temerité est utile à quelques-uns, elle est pernicieuse à une infinité d'autres.



Le Bouffon & le Païsan.



FABLE V.

La preoccupation étouffe le jugement.

VN iour vn homme riche & de grande condition devant faire representer des jeux devant le peu-

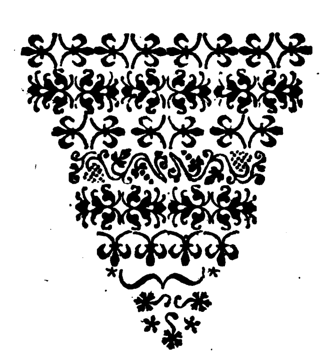
ple, proposa vn prix, & invita tous ceux qui auroient trouvé quelque chose de nouveau, de le venir faire paroistre devant tout le monde. Plusieurs personnes ingenieuses se trouvent à ce combat de reputation & d'honneur: Entre lesquels vn Bouffon celebre pour ses bons mots, vint dire publiquement qu'il avoit à representer vne chose devant le peuple, qui n'avoit iamais esté veuë sur le theatre. Ce bruit s'estant répandu émeut toute la ville, & les lieux qui estoient vuides auparavant à peine peuvent suffire pour la grande foule qui s'y assemble. Luy donc paroissant sur le theatre tout seul, sans aucun appareil, sans aucun autre Acteur avec luy, tout le monde attendoit avec grand silence ce qu'il devoit faire. Alors baissant tout d'vn coup la teste, & la mettant dans son sein, il commença à contrefaire de telle sorte le cry d'vn Cochon,

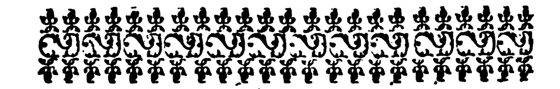
chon, que tout le peuple soûtenoit qu'il en avoit vn veritable caché sous son manteau, & luy commanda de le secoüer. Ce qu'ayant fait, & ayant trouvé qu'il n'y avoit rien, ils le comblerent de loüanges, & luy firent de grands applaudissemens. Vn Païsan estant present à cette action, commença à dire, qu'il ne luy cederoit point en cela, & aussitost publia hautement qu'il s'obligeoit le lendemain à faire le Cochon mieux que luy. Le peuple s'assemble en plus grande foule, & les esprits estant déja preoccupez par vn desir de favoriser le Bouffon, ils viennent plustost pour se mocquer du Païsan que pour voir ce qu'il pourroit faire. L'vn & l'autre paroist en suitte sur le theatre, & le Bouffon le premier contrefaisant le Cochon, excite de grands cris, & de grands applaudissemens. Alors le Païsan faisant semblant de cacher

vn Cochon ſous ſon manteau, (ce qu'il faiſoit effectivement, mais ſans que perſonne s'en doutaſt, parce qu'ayant fait ſecoüer le manteau de l'autre, ils n'y avoient rien trouvé,) commença à tirer l'oreille du Cochon veritable qu'il cachoit, & le contraignit par cette douleur à ſe plaindre dans ſa voix naturelle. Tout le peuple s'écria auſſi-toſt, que le Bouffon avoit contrefait beaucoup mieux le Cochon que le Païſan ; & commanda qu'on le chaſſaſt honteuſement hors du theatre. Mais luy tirant de ſon ſein le petit Cochon veritable, & leur montrant par cette preuve convainquante, comme ils s'eſtoient ridiculement trompez : Tenez, Meſſieurs, leur dit-il, voicy qui fait voir que vous eſtes de fort bons Iuges.

Les hommes ſe trompent d'ordinaire, lors qu'ils ſont preoccupez de paſ-

ſion pour quelque perſonne, & voulant ſoûtenir opiniaſtrement la fauſſeté de leurs opinions, ſont enfin obligez de s'en repentir, eſtant convaincus par l'évidence des choſes meſmes.





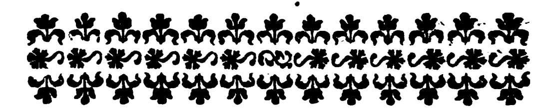
Phedre à Particulon.

VI.

IL me reste encore beaucoup de choses que je pourrois dire, & je trouve en cette matiere vne diversité & vne abondance inépuisable. Mais ces jeux & ces divertissemens d'esprit ne plaisent que lors qu'ils sont renfermez dans certaines bornes, & deviennent desagreables lors qu'ils passent jusques dans l'excés. C'est pourquoy, mon cher Particulon, dont la vie est si pure & si innocente, & dont le nom vivra dans mes écrits tant que les Muses Latines seront en honneur: Ie vous supplie en lisant ces Livres d'honnorer

de voſtre approbation ſinon l'eſprit, au moins la breveté & la diſcretion de l'Autheur, qui eſt d'autant plus digne de loüange en ce temps, que les Poëtes y ſont plus importuns & plus inſupportables par leurs longs diſcours.





Les deux Chauves.

Fable VII.

Toutes choses ne sont pas propres à tous.

VN homme Chauve ayant trouvé vn peigne dans vn carrefour, vn autre qui estoit chauve comme luy, s'advançant: Ie retiens part, luy dit-il, & ce que tu as trouvé sera pour nous deux. Ce premier luy montrant leur commune proye, luy dit ces paroles: Les Dieux nous avoient voulu favoriser, mais nostre mauvais destin nous a envié ce bon-heur, & il nous est arrivé ce que l'on dit d'ordinai-

re : Nous avons trouvé des charbons au lieu d'vn thresor.

Cette plainte convient à celuy qui a esté trompé de ses esperances.





Vn joüeur de Flute appellé le Prince.

Fable VIII.

L'homme vain se rend ridicule à tout le monde.

VN Ioüeur de Flute, nommé le Prince, dont Batylle Comedien avoit accoustumé de se servir sur le theatre, estant assez connu du peuple ; il arriva qu'en de certain jeux, du nom desquels je ne me souviens pas bien, comme on remuoit des machines de theatre, il tomba sans y penser d'vne grande cheute, & se rompit la jambe gauche .... On le prend entre les bras, & on

l'emporte en sa maison, faisant de grandes plaintes. En suitte quelques mois s'estant passez, jusqu'à ce que cette blessure fust guerie; comme c'est la coûtume de ceux qui se trouvent au theatre, ils commencerent à trouver à dire l'art de cet homme, qui avoit accoustumé d'exciter par le son de sa Flute l'ardeur & l'agilité des danseurs. En ce mesme-temps vne personne de qualité devant donner des jeux au peuple, & le Prince commençant déja à marcher, il obtint de luy par argent & par prieres, qu'il se montrât seulement sur le theatre le jour des jeux. Luy donc s'y estant rendu, il s'éleva aussi-tost vn bruit parmy tous les spectateurs touchant ce joüeur de flute; les vns asseurant qu'il estoit mort, & les autres soûtenant au contraire qu'il devoit paroistre presentement devant le peuple. La tapisserie estant tirée apres le bruit des tempestes & des

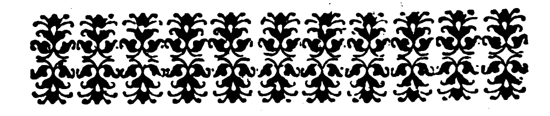
tonnerres, les Dieux vinrent parler sur le theatre selon la coustume : Ce joüeur de flute revenu de nouveau, fut plaisamment trompé par vne chanson fort connuë que les Musiciens chanterent, qui commençoit par ces paroles :

Rome réjouy toy: tout est en seureté,
Puis que le Prince est en santé.

Car tout le monde s'estant levé avec de grands applaudissemens, luy qui s'imaginoit que c'estoit pour se réjoüir de son retour, fait de grands baise-mains & de grands remerciemens au peuple. Les Chevaliers reconnoissans cette méprise ridicule & impertinente, commandent avec grande risée de recommencer encore la mesme chanson. Le Chœur la recommençant de nouveau, & les Chevaliers luy applaudissans encore pour se mocquer de luy : Ce pauvre homme se prosterne tout de son long le ventre à terre sur le theatre, en

ſorte que le peuple s'imaginoit, qu'il lüy demandoit par ſes ſoûmiſſions le prix & la couronne. Mais tous les ſpectateurs ayant enfin reconnu la belle imagination dans laquelle il eſtoit, ils vous prirent mon Prince, qui pour paroiſtre davantage, s'étoit lié la cuiſſe avec vne écharpe blanche, & avoit vn habit blanc, & des ſouliers blancs: & voyant qu'il eſtoit devenu ſi ſuperbe que de prendre pour luy à cauſe de ſon nom de Prince, l'honneur que l'on rendoit à la divine maiſon d'Auguſte, ils le chaſſerent dehors, la teſte la premiere avec honte & ignominie.

Lors qu'vn eſprit vain, enflé par la reputation imaginaire qu'il croit avoir, s'éleve dans des penſées inſolentes & preſomptueuſes, ſa legereté & ſon impertinence devient ſouvent le joüet de tout le monde.



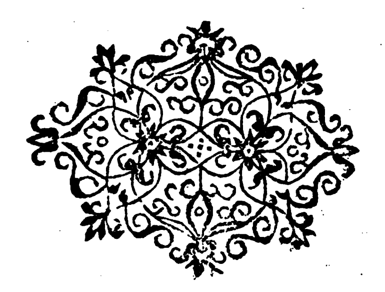
Emblesme du Temps.

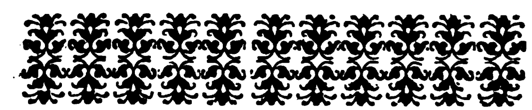
I X.

Qui perd l'occasion ne la trouve plus.

VN homme ayant des aisles, & qui court si viste qu'il pourroit marcher sur le tranchant d'vn rasoir sans se blesser; qui a des cheveux par devant, & qui est chauve par derriere; qui a le corps tout nud; qu'on ne peut avoir qu'en le prevenant, & que Iupiter mesme ne peut reprendre lors qu'on l'a laissé échaper vne fois: nous marque qu'en toutes choses l'occasion est prompte, & passe en vn moment.

Les Anciens nous ont representé le Temps sous la figure de cet homme; de peur que le retardement & la paresse n'empeschast l'execution de nos meilleures entreprises.





Le Taureau & le Veau.

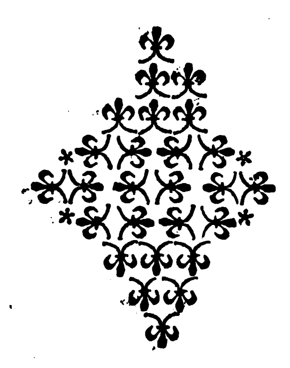
FABLE X.

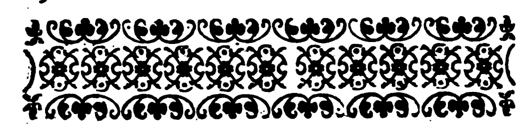
N'inſtruit point ton Maiſtre.

VN Taureau faiſant des efforts avec ſes cornes, & ne pouvant qu'à grand' peine entrer dans ſon

estable, dont la porte estoit fort estroitte, vn Veau luy montroit comme il devoit se plier pour passer plus facilement: auquel il répondit: Tais-toy, je sçay cela avant que tu fusses né.

Que celuy qui se mesle de corriger vn plus habile que soy, prenne cecy pour luy.





Le Chasseur & le Chien.

FABLE XI.

Tout se passe avec l'âge.

VN Chien qui poursuivant avec ardeur les bestes les plus vistes, avoit toûjours contenté extrémement son Maistre, devint tout foible & languissant par la vieillesse, & ayant esté vn jour presenté devant vn Sanglier herissé pour se battre contre luy, il le prit par l'oreille & le mordit : mais ayant les dents toutes pourries, il fut obligé de le quitter. Alors le Chasseur se fâchant commença à le crier, auquel ce vieil Chien répondit : Ce n'est pas mon coura-

courage qui m'abandonne, mais c'eſt la force qui me manque. Tu me loües de ce que j'ay eſté autrefois, & tu me blâmes de ce que je ne ſuis plus ce que j'eſtois.

Tu vois aisément, mon cher Philete, ce que j'ay voulu marquer par cette Fable.

FIN.



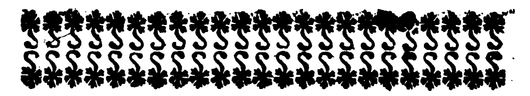


TABLE DES FABLES.

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIE'ME.

LIVRE QVATRIEME.

LIVRE CINQUIE'ME.

FIN.



